

SACD

M0026442

FEU MON COUSIN GERMAIN

Comédie en deux actes de

Philippe Danvin

Deux heures environ

(ou moins, la durée est modulable)

distribution évolutive:

3 personnages (2H, 1F ou 1H, 2F): l'homme (lui), la femme (elle) et le
(ou la) metteur(e) en scène

ou changement à chaque couple, jusqu'à 21 personnages possibles

Un seul décor

Du mobilier de jardin : quelques chaises et une table.

ACTE 1

SCENE 1 : UN HOMME (LUI), UNE FEMME (ELLE), DANIEL

LUI – Ils auraient pu prévoir des rafraîchissements, j'ai déjà connu des salles d'attente plus agréables.

ELLE – Question de contexte: dans un crématorium, c'est assez normal.

LUI – Qu'est-ce qui est normal ? Qu'après la mise en bière, je ne puisse pas boire...une bière ?

ELLE – Ce n'est pas le moment.

LUI – Avec toi, ce n'est jamais le moment: pour l'humour ou autre chose, ce n'est jamais le moment.

ELLE – Tu ne vas pas me faire une scène ? L'endroit est mal choisi.

LUI – Mal choisi ? Que choisit-on dans la vie ? On ne choisit pas sa famille, heureusement qu'on peut choisir ses amis.

ELLE – Tu n'as peut-être pas choisi ta famille mais respecte au moins ton cousin.

LUI – Germain. J'avais un cousin...germain qui s'appelait...Germain. Encore heureux qu'il n'avait pas de berger allemand.

ELLE – Peux-tu, s'il te plaît, respecter les défunts ?

LUI – Un.

ELLE – Quoi "Un" ?

LUI – C'est un défunt, pas "les". Il n'y a pas lieu de mettre Germain au pluriel même s'il est singulier d'avoir un cousin germain qui s'appelle...

ELLE, *sèchement*. – Tu l'as déjà dit.

LUI – Eh bien, figure-toi que j'aime le répéter. Un cousin germain qui se serait appelé Alphonse, ça ne m'aurait pas fait sourire mais (*Prenant l'accent allemand.*) un cousin germain appelé Germain, je ris, je ricane, je jubile.

ELLE – Tu jubiles alors qu'en ce moment le pauvre est en train...

LUI – ... de passer à la casserole (*Il s'esclaffe.*)

ELLE – Tu es odieux.

LUI – Lui, il était athée. Je suis odieux, il était athée. (*Il s'esclaffe à nouveau.*)

ELLE – Respecte les morts.

LUI – Nous progressons: il y a peu, c'était un défunt. A présent, il est simplement mort. Il a dû régresser dans ton estime.

ELLE – C'est toi qui régresses dans mon estime.

LUI – Dans la vie, on a ses périodes: on engraisse puis on régresse, mince alors ! Ensuite on maigrit et en vieillissant, on s'aigrit.

ELLE – Au lieu de philosopher, tu aurais mieux fait d'assister à la crémation.

LUI – Toi aussi.

ELLE – Je suis trop sensible.

LUI – Et moi, je n'en avais pas envie mais elle se prolonge la crémation, il est vrai que c'était un dur à cuire. (*Il s'esclaffe à nouveau puis s'arrête subitement.*) Attends, je vais le dire à ta place: respecte les défunts, que dis-je ? les morts, les décédés, les trépassés.

ELLE – Tout ça parce que tu n'aimais pas Germain. Si c'était l'un de tes amis à sa place...

LUI – Je dirais que j'ai un pote-au-feu. (*Il s'esclaffe à nouveau.*) Non, les potes, c'est sacré. Mais tu ne trouves pas que cela sent le brûlé ?

ELLE – Comment oses-tu ?

LUI – Il a bien osé toute sa vie courir les jupons, lui. Et sa pauvre épouse n'y a vu...que du feu. Finalement, c'est bien qu'il se soit fait incinérer, il y a une justice.

ELLE – S'il y avait une justice pour condamner ton manque de respect, j'applaudirais des deux mains.

LUI – Tu as raison, respectons ... feu Germain. (*Il s'esclaffe à nouveau.*)

ELLE – Tu n'as décidément aucun sens moral.

LUI – Ne t'aurait-il pas déclaré sa flamme, à toi aussi, cet incinéré pour que tu t'ériges en défenderesse des valeurs ? Et à propos de valeurs, ne t'aurait-il pas couchée sur son testament par hasard ? (*Il rit à nouveau.*)

ELLE – C'est dans son lit qu'il m'a couchée si c'est ce que tu désires entendre. (*Il s'est arrêté de rire.*) Et si tu veux le savoir, il ... brûlait d'amour pour moi, il était ... tout feu tout flamme. Il avait un tempérament ... volcanique.

LUI, *après un long silence.* – Je ne te crois pas, tu me dis ça parce que je t'ai exaspéré.

ELLE – Tu ne me crois pas ? Tu en mettrais ta main...au feu ? Tu ne crois pas qu'il...se consumait d'amour pour moi ?

LUI – Eh bien, s'il se consumait, il n'en reste plus grand-chose à présent. Au fait, quel jour sommes-nous ?

ELLE – Mercredi.

LUI – Mercredi ? C'est le mercredi des cendres. (*Il rit à nouveau.*) En rentrant, tu me feras du poisson.

ELLE – Et si c'était du poison ? C'est tout ce que tu mérites. Et si tu continues, notre histoire se terminera...en queue de poisson. (*Un temps.*)

LUI – Alors comme ça, tu m'as trompé avec feu l'incinéré ?

ELLE – Oui mais il y a prescription: il est mort.

LUI – Mort, défunté, décédé, trépassé: peu importe. Plus de poursuites possibles, il a passé l'arme à gauche, avalé son extrait de naissance. Il est mort de sa belle mort. Il était poussière et il est retourné en poussières. Vive le mercredi des cendres !

ELLE – Je ne regrette rien: je t'ai trompé et tu l'as bien mérité.

LUI – Combien ?

ELLE – Quoi "Combien ?". Tu penses qu'il m'a payée ?

LUI – Combien de fois. Je te demande si tu m'as trompé souvent avec lui. Je me doute bien qu'il ne t'a pas payée. Bien que je sache qu'il allait voir aussi des professionnelles. Un jour, je l'avais croisé... (*Il s'arrête net.*)

ELLE – Tu l'avais croisé ? Ah bon ! Et où ça, dans une maison spécialisée où tu étais donc présent toi aussi ?

LUI, *embarrassé.* – Ne fantasme pas. Je voulais simplement dire que je l'avais croisé, qu'on avait parlé et qu'il m'avait avoué être allé voir une...péripa...non...une technicienne de surface.

ELLE – Une technicienne de surface ?

LUI – Une technicienne de surface ? Non: une technicienne de la surface. Voilà: de la surface, c'est ainsi qu'il les appelait. Il m'avait dit: cousin, il faut se faire plaisir et, comme on conduit sa voiture à l'entretien, il faut confier son corps à une technicienne de la surface.

ELLE, *ironique.* – De la surface, vraiment ? C'est prodigieusement intéressant, terre à terre mais intéressant. Mais pourquoi de la surface ?

LUI – Il parlait de la surface corporelle, de la superficie du corps...C'est pour ça que c'était un type qui ne manquait pas d'air. (*Il rit à nouveau.*)

ELLE – D'air ? Qu'est-ce que ça vient faire dans tes explications ?

LUI – L'aire, la surface, la superficie. Et un type qui ne manquait pas d'air aurait dû mourir étouffé. Oh ! comme je suis bon aujourd'hui ! Le mercredi des cendres, ça me réussit.

ELLE – Tu réussis surtout à ...noyer le poisson, à éviter d'avouer que tu l'avais croisé dans un endroit de luxure, un antre de perdition.

LUI – Un antre de perdition ? On entre ou on sort. Je n'y suis jamais rentré. Lui, il en sortait et sûrement euphorique après ce qu'il venait de connaître, donc il m'en a parlé.

ELLE – Parce qu'on est euphorique après ?

LUI, *la regardant droit dans les yeux.* – Je ne sais pas, je ne me rappelle plus. Il y a tellement longtemps mais je comprends pourquoi tu disais non. Avec d'autres, tu étais plus disponible, plus affirmative.

ELLE – Parle-moi plutôt de tes visites dans ces antres de perdition.

LUI – Parle-moi plutôt de l'hôtel où tu le retrouvais pour vous livrer à de la gymnastique. Je parie que c'était ça tes séances de fitness. Tu retrouvais l'incinéré, j'en mets ma main...au feu.

ELLE – Dépravé ! Débauché !

LUI – Je préfère ne pas te qualifier, les mots dépasseraient ma pensée. Me faire ça à moi et avec mon cousin encore bien.

ELLE – Avec ton cousin Germain, au moins ça restait dans la famille. Tu aurais préféré que je te trompe avec un inconnu ?

LUI – Qui ne l'aurait pas été pour toi. Mais Germain, je le connaissais suffisamment bien, et toi aussi d'ailleurs, pour savoir qu'il collectionnait les maîtresses. Tu ne représentais rien pour lui : juste un passe-temps, un nom au bas d'une liste.

ELLE – Et pour toi, je représente quelque chose ?

LUI – Bien sûr.

ELLE – Et quoi plus précisément ?

LUI, *après un temps de réflexion.* – Ma...femme, mon...foyer...mais en parlant de foyer, il n'est pas encore cuit celui-là ?

ELLE – Arrête de changer de conversation et tout spécialement avec des remarques déplacées. Ton foyer donc et...?

LUI – La chaleur de mon foyer. Mais en parlant de chaleur, quand tu y penses : tu meurs, tu refroidis et puis on te réchauffe à grandes flammes si tu choisis la crémation...

ELLE – Tu comptes poursuivre ton numéro de music-hall encore longtemps ?

LUI – Tu te rappelles quand nous avons été un bon moment ...en froid avec lui ? ...Oui, je sais, n'y revenons pas, c'est...du réchauffé.

ELLE – Quand **tu** étais en froid avec lui, parce que de mon côté, c'est à ce moment-là...

LUI – ...qu'il t'a déclaré sa flamme et comme je connais sa finesse, c'était sûrement...au lance-flammes.

DANIEL, *rentrant.* – Désolé, j'avais dit que j'écoutais jusqu'au bout mais j'interviens, car c'est vraiment n'importe quoi ! D'abord, que revient faire cette histoire de technicienne de la surface ? Je te rappelle que je n'en voulais pas.

ELLE – Moi aussi, Dany, ça m'a étonnée mais j'ai continué, je me souvenais encore de l'ancien texte.

LUI – Tu n'en voulais pas ?

DANIEL – Parfaitement. Si tu étais venu aux trois dernières répétitions, tu serais au courant.

LUI – Je t'ai à chaque fois prévenu que j'avais un empêchement.

DANIEL – Deux fois sur trois, à cinq minutes à peine du début de la répétition. Il n'y a pas que dans cette scène qu'il faut te rappeler la notion de respect.

ELLE – Et toc !

DANIEL – C'était la huitième absence en vingt-deux répétitions.

LUI – Ah ! parce que tu les comptes, maintenant ! Merci pour la confiance.

DANIEL – Merci pour le respect des autres, merci pour le respect d'un travail collectif.

ELLE – Et retoc !

LUI – Toi, ne jette pas de l'huile sur le feu. Tu as été absente au moins une fois, ça je le sais puisque j'étais, ce soir-là, orphelin de ma partenaire.

DANIEL – Bien. Maintenant, calmons les choses : nous sommes à moins d'un mois de la première. Et je rappelle également que je ne voulais pas de cette histoire de déclarer sa

flamme au lance-flammes. Si des anciens combattants sont présents dans la salle, cela fera encore un beau scandale.

LUI – Pourquoi encore ?

DANIEL – L'année dernière, nous avons déjà eu des problèmes. Inutile de mettre le feu aux poudres.

ELLE – Et si on reparlait de l'incinéré, de feu Germain ?

DANIEL – Il est plus que temps: on a beau avoir une part d'improvisation dans le spectacle, tout doit tenir la route.

ELLE – Avouez quand même que l'idée du crématorium n'était pas mauvaise.

LUI – Surtout que c'est toi qui l'avais trouvée, j'aime ta modestie.

DANIEL – Et moi, j'aimerais surtout qu'on termine cette première scène.

LUI – C'est bien beau de venir nous interrompre mais maintenant, j'ai perdu le fil.

ELLE – Tu en étais au lance-flammes.

DANIEL – Non, pas au lance-flammes ! Sinon...

LUI – ...nous allons nous faire allumer par les anciens combattants. (*Il s'esclaffe.*) Oh ! comme je suis bon aujourd'hui.

ELLE – Que me disais-tu il y a peu ? Ah oui ! J'aime ta modestie.

DANIEL, *sèchement*. – On termine cette première scène. C'est trop demander ?

LUI – Mais qu'est-ce que je dis si je ne peux plus parler du lance-flammes ?

DANIEL – Ne me dis pas que tu n'as pas reçu le correctif que je t'ai envoyé par internet la semaine dernière ?

LUI – Je n'ai rien reçu du tout, je change d'opérateur et je n'ai plus de connexion avant la semaine prochaine.

ELLE – Hier, tu m'as pourtant encore envoyé tes blagues stupides.

LUI – Depuis mon ordinateur du bureau.

ELLE – C'était pourtant ton adresse e-mail habituelle.

LUI – Je répète que je n'ai rien reçu et même au bureau, je n'ai rien vu passer.

DANIEL, *désignant sa montre*. – Moi, par contre, je vois le temps passer. Alors, peu importe que ton employeur te paye pour surfer sur internet pour envoyer des blagues débiles ou que tu t'absentes trop souvent aux répétitions, mais je voudrais au moins que tu prennes connaissance des corrections de texte.

LUI – Parfois, ma boîte de réception est pleine, alors je ne reçois plus rien.

DANIEL – A présent, tu termines la première scène, tu comprends ? Je ne veux plus entendre parler d'autre chose. (*Il sort de scène.*)

ELLE – Je reprends. Tu comptes continuer ton numéro de music-hall longtemps ?

LUI, *en boudant*. – Tu te rappelles quand nous avons été un bon moment ...en froid avec lui ?

...Oui, je sais, n'y revenons pas, c'est...du réchauffé.

ELLE – Quand **tu** étais en froid avec lui, parce que de mon côté, c'est à ce moment-là...

LUI – ...qu'il t'a déclaré sa flamme et comme je connais sa finesse, c'était sûrement...au lance-flammes. Voilà, je le savais, je me suis trompé, je l'ai encore dit. Forcément, je n'ai pas reçu le changement de texte.

DANIEL, *en voix off*. – Si tu veux ton changement de troupe de théâtre, je peux m'en occuper immédiatement.

LUI – A moins d'un mois du spectacle ? Et tout reprendre à zéro avec un autre, ne me fais pas rire.

ELLE – Vous n'allez pas recommencer ?

LUI – Non, on termine. Je place la dernière réplique et on passe à une autre scène. On répètera la fin de celle-ci la prochaine fois.

DANIEL, *en voix off*. – Eh bien, balance-la alors ta dernière réplique, qu'on puisse passer à autre chose.

LUI – La voilà. J'ai compris pourquoi il s'est fait incinérer: il était pompier.

Noir

SCENE 2 : UN HOMME (LUI), UNE FEMME (ELLE), DANIEL

(Le metteur en scène pourra rester en permanence sur scène ou dans la salle ou alterner répliques "in" et en voix off comme indiqué s'il sort de scène.)

DANIEL, *en voix off*. – Dieu, que le noir est reposant ! Allez, on remet la lumière et on attaque la deux. *(La lumière revient.)*

LUI, *rentrant en pleurnichant*. – Mon cousin Germain.

ELLE, *même jeu*. – Avoir un cousin germain qui s'appelait Germain, c'est encore plus triste.

LUI, *même jeu*. – Et que va devenir son berger allemand ?

ELLE, *étonnée*. – Son berger allemand ? Mais il n'en avait pas.

LUI – Et que dois-je répondre à ça ?

ELLE – Mince, c'est juste ! C'est dans la première scène qu'on dit: "Encore heureux qu'il n'avait pas de berger allemand."

DANIEL, *en voix off*. – Les comédiens sont priés de connaître leur texte. Ils sont également priés de recevoir les corrections quand tout est envoyé non pas par la poste mais par ce grand outil de communication qu'est internet. Je le rappelle puisque certains ne reçoivent, paraît-il, rien.

LUI – Grand outil mais toi, c'est petit, mesquin.

ELLE – Vous vous comportez tous les deux comme des gamins, tout le monde peut se tromper.

DANIEL, *en voix off*. – Certains plus que d'autres, malheureusement. On a déjà fait très fort avec la première scène, je préférerais ne pas poursuivre sur cette lancée.

LUI – O.K., essayons de fumer le calumet de la paix.

ELLE – Bon ! On se reconcentre et tout le monde fait un effort. *(Elle entraîne l'homme. Ils ressortent et rentrent aussitôt.)*

LUI, *rentrant en pleurnichant*. – Mon cousin Germain.

ELLE, *même jeu*. – Avoir un cousin germain qui s'appelait Germain, c'est encore plus triste.

LUI, *même jeu*. – Et que va devenir son berger allemand ?

ELLE, *même jeu*. – Son berger allemand ? Mon Dieu, son berger allemand, si brave à l'image de son maître. Ce brave Rouky.

LUI – Rox.

ELLE – Quoi Rox ?

LUI – Depuis le début des répétitions, il s'appelle Rox.

DANIEL, *en voix off*. – Je confirme.

ELLE – Eh bien, je me suis trompée. Je crois que j'ai des circonstances atténuantes avec toutes vos bêtises. J'ai dû confondre à cause du dessin animé, Rox et Rouky.

DANIEL, *en voix off*. – De toute façon, du moment que tu cites un nom de chien, ce n'est pas grave.

ELLE – Moi, ça me perturbe, je sais que je me suis trompée.

DANIEL, *en voix off*. – Mais le public ne le sait pas. Que tu l'appelles Pluto, Rox ou Rouky, peu importe.

LUI – Du moment que tu ne dis pas qu'il avait cent un Dalmatiens dont le plus jeune se nommait Bambi et qu'il se trémoussait au son d'une musique jouée par les Aristochats, je confirme qu'il n'y a pas de souci.

ELLE – Mais tu te moques de moi, ma parole !

DANIEL, *criant en voix off.* – Stop ! Il est l'heure du couvre-feu. Alors, vous laissez tomber vos histoires signées Walt Disney et vous poursuivez la scène et de préférence sans le roi Lion ou Peter Pan.

ELLE – Je le savais, je le savais.

LUI – Et que savais-tu au point de le dire deux fois ?

ELLE – Le même contexte, des similitudes dans le comportement des personnages, les répliques qui se ressemblent: il n'a pas de berger allemand dans une scène, il en a un dans la suivante. Je savais qu'on allait se planter.

LUI – Que tu allais te planter.

ELLE – Merci pour ta solidarité.

DANIEL, *en voix off.* – J'ai été clair depuis le début: je vous ai demandé d'apprendre toutes les scènes pour que nous puissions jouer le cas échéant avec un petit nombre de comédiens.

ELLE – Oui mais nous ne sommes pas des professionnels.

DANIEL, *en voix off.* – Et la pièce peut être jouée également par toute une troupe puisque chaque scène n'est reliée à une autre que par le même thème : faire allusion au décès du cousin Germain.

ELLE – Mais dans la pratique, tout apprendre, ce n'est pas évident avec ces répliques qui se ressemblent.

DANIEL, *en voix off.* – Je n'ai jamais dit que c'était évident mais j'en appelle à présent à votre sens des responsabilités. Reprenez la scène, songez que nous nous produisons dans moins d'un mois au profit d'une noble association.

LUI – L'Amicale des Sourds et Malentendants: l'ASM mais je ne savais pas qu'avoir de l'asthme, c'était être sourd et malentendant.

DANIEL, *en voix off.* – Prononce en épelant A.S.M. et arrête tes jeux de mots stupides, spécialement quand ils ne font pas partie du texte.

ELLE – Mais si le public est constitué de sourds et de malentendants, ils ne vont rien comprendre.

LUI, *prenant l'accent italien.* – Ma que, je ferai comme à Napoli, je parlerai avec les mains. Et je leur expliquerai qu'on avait préparé tout spécialement un spectacle pour eux, que s'ils ne comprennent pas, c'est un malentendu. (*Il s'esclaffe puis repart normalement.*) Un malentendu avec des sourds, je tiens la forme ! Dans le fond, si l'acoustique de la salle n'était pas bonne, pour une fois, ce ne serait pas grave. (*Il s'esclaffe à nouveau.*)

ELLE – Tu es franchement pénible.

DANIEL, *en voix off.* – Consternant. Et j'en profite pour vous rappeler que le public sera plutôt constitué des sympathisants, des proches de sourds et de malentendants mais pas forcément donc des personnes souffrant de ce type de handicap.

ELLE – Il doit avoir peur de ne pas entendre rire de ses bêtises.

LUI – J'espère qu'on a placé assez d'affiches parce que si on compte sur le bouche-à-oreille (*Il s'esclaffe à nouveau puis reprend l'accent italien.*), il n'y aura personne, ce sera encore un malentendu.

DANIEL, *en voix off.* – Mon Dieu, pardonnez-lui, il ne sait pas ce qu'il fait. J'en profite également pour rappeler que le spectacle sera joué au total douze fois et qu'il devient urgent de poursuivre la répétition. Allez-y. (*Ils repartent et reviennent aussitôt.*)

LUI, *rentrant en pleurnichant et reprenant l'accent italien.* – Mon cousin Germain.

ELLE, *pleurnichant.* – Avoir un cousin germain qui s'appelait Germain, c'est encore plus triste.

LUI, *pleurnichant et prenant l'accent allemand.* – Et que va devenir son berger allemand ?

DANIEL, *criant en voix off.* – C'est fini, oui ?

ELLE, *même jeu.* – Son berger allemand ? Mon Dieu, son berger allemand, si brave à l'image de son maître. Ce brave Rou...Rox, ce brave Rox.

LUI – C'était un héros.

ELLE – Un homme, un vrai.

LUI – Souvent, aux enterrements, on ne dit que du bien des gens. A croire qu'ils sont tous mûrs pour être béatifiés. Mais ici, il méritait tous les éloges. Tiens, saint Germain, ça me rappelle quelque chose.

DANIEL, *en voix off.* – Eh bien, tu oublies ce quartier-là de Paris. Parce que là aussi, le texte avait été corrigé.

LUI – Je n'ai rien reçu.

ELLE – Toutes les boîtes de réception n'acceptent que les blagues, c'est bien connu.

LUI – Toi, va plutôt t'occuper de Rox et Rouky. (*Puis réalisant.*) Va plutôt...Pluto, le chien Pluto, je fais même des jeux de mots inconsciemment. C'est la forme olympique.

ELLE – Tu es surtout modeste, j'aime à le répéter. Mais si je dois Pluto waf ! waf ! aller m'occuper des chiens, toi concentre-toi plutôt sur ton texte.

DANIEL, *en voix off.* – La ferme ! On reprend.

LUI – Je vais montrer l'exemple. Je me reconcentre, c'est parti... C'était un héros.

ELLE – Un homme, un vrai.

LUI – Souvent, aux enterrements, on ne dit que du bien des gens. A croire qu'ils sont tous mûrs pour être béatifiés. Mais ici, il méritait tous les éloges. Tiens, saint Germain, cela ne me rappelle plus quelque chose. Donc je l'oublie.

DANIEL, *en voix off.* – Et tu fais bien.

LUI, *avec gravité.* – Non, monsieur Germain Lallemand, je ne vous oublierai jamais.

DANIEL, *criant en voix off.* – Non, pas Germain Lallemand. Le nom a été changé dès le début parce que avoir ou non un berger allemand, ça ne pouvait pas fonctionner avec un nom pareil.

ELLE – Très juste: Germain Lallemand qui avait ou pas un berger allemand, ce n'était pas des plus heureux.

DANIEL, *en voix off.* – Ton cousin germain s'appelait Germain Deutch, pas Germain Lallemand !

LUI – J'ai oublié, ça arrive.

ELLE – Trop souvent : à chaque fois qu'on l'a répété, tu t'es trompé.

DANIEL, *en voix off.* – Encore une fois, ce n'est pas moi qui le dis.

LUI – Monsieur le metteur en scène me cherche ?

DANIEL, *rentrant.* – Je cherche de la mémoire, de l'application, de la rigueur, de la concentration. Est-ce trop demander d'être dans son personnage ? Combien de fois faut-il vous répéter par exemple de ne pas jouer avec votre portable dans une poche ? Parce que là aussi, il y a des spécialistes qui reçoivent appels ou messages pendant qu'on répète. Comment peut-on se concentrer dans ces conditions ? Tenez, moi, mon portable, le voilà (*Il le sort de sa poche.*) mais on ne l'entendra pas, il peut simplement vibrer. Tiens, c'est justement ce qu'il est en train de faire.

LUI, *ironique.* – Que disais-tu à propos de la rigueur et de la concentration ?

DANIEL – Je réponds parce que cela commence par th. Allô ?...

ELLE – Ça veut dire quoi : " Cela commence par th " ?

DANIEL, *d'abord au téléphone.* – Salut, Bernard, un petit instant et je suis à toi. (*Puis aux deux comédiens.*) Tous mes contacts théâtre commencent par th. Si j'ai répondu, c'est parce que j'ai vu que la communication concernait le théâtre, sinon, je ne l'aurais pas fait, compris ? (*Puis à nouveau à son correspondant.*) Sorry Bernard, je vais être bref parce que je suis en répétition. Je te rappellerai plus tard....Oui, dans un mois...Non, pas du boulevard comme d'habitude, j'en avais un peu marre...C'est une pièce comique, enfin on essaiera de l'être...Une succession de scènes avec un fil rouge: on y parle à chaque fois d'un cousin appelé Germain qui se fait incinérer...Le décor est un local dans le crématorium ou un intérieur contemporain mais le titre est quand même un clin d'oeil au boulevard puisque ça s'intitule "Feu mon cousin

Germain"...Evidemment, par référence à "Feu la mère de Madame"... Non, je te rappelle plus tard. Salut (*Il remet le portable en poche.*)

ELLE – L'exemple vient d'en haut.

LUI – A qui le dis-tu.

ELLE, à *Daniel*. – A propos du local puisque tu viens d'en parler, quand pourrions-nous jouer dans le vrai décor et non plus avec des meubles de jardin ?

DANIEL – C'est ce qui rappelait le plus le mobilier prévu pour la salle d'attente dans le crématorium ou la table de la cuisine familiale et ça ne prend pas de place.

LUI, à *Daniel*. – Tu n'as pas répondu à sa question.

DANIEL – Parce que tu réponds aux miennes quand je te demande pourquoi tu n'assistes pas à une répétition ?

LUI – Nous touchons ici à un domaine sensible: celui du respect de la vie privée.

ELLE – Tu n'as toujours pas répondu à ma question.

DANIEL – J'attends le coup de fil du décorateur.

ELLE – Le décorateur ? Parlons plutôt de quelqu'un qui est bon bricoleur et qui nous aide...

DANIEL – ...quand il le peut et il est débordé en ce moment, alors j'attends, je ne peux rien faire d'autre.

LUI – Mais comment veux-tu être bon dans ces conditions ?

DANIEL – En étant vêtus comme l'exige la situation. Comment serez-vous habillés pour une scène pareille quand nous nous produirons en spectacle ?

ELLE – En noir, en habits de deuil.

DANIEL – Je ne te le fais pas dire. Je vous ai d'ailleurs demandé de les revêtir aujourd'hui pour la scène finale mais vous auriez pu vous habiller correctement dès le début. Regardez : moi, je suis prêt.

LUI – Tu n'avais qu'à...

DANIEL, *sèchement*. – Tu n'avais qu'à quoi ? Le demander ? Vous auriez pu prendre l'initiative mais non, à chaque répétition, je ne vois que des couleurs le plus souvent vives. Avant-hier, tu es même venu en short.

LUI – C'est l'été indien.

DANIEL – Laisse Joe Dassin où il est et concentre-toi sur Germain, est-ce au-dessus de tes forces ?

LUI – Non, mais avec toutes ces discussions, je ne sais plus où on en est.

DANIEL – Dans la dernière partie de la seconde scène, autrement dit et je vais laisser le dire par ta partenaire.

ELLE – Le passage qu'il ne connaît pas.

DANIEL – Voilà. Parce qu'il mélange les Deutch, les Allemands et les bergers du même nom.

LUI – Chez d'autres, ce sont les Rox, les Rouky, les Pluto et les Aristochats mais c'est toujours à moi qu'on en veut.

ELLE – Arrête, Cendrillon, tu vas me faire pleurer.

LUI – Tu sais ce qu'il te dit Cendrillon ?

DANIEL – Stop ! On se calme. Je renvoie chacun au vestiaire et à ses responsabilités. On oublie momentanément les deux premières scènes et leurs pièges et on enchaîne avec la troisième. (*Il sort.*)

Noir

SCENE 3 : UN HOMME (LUI), UNE FEMME (ELLE), DANIEL

DANIEL, *en voix off*. – J'espère que tout le monde s'est calmé. On remet la lumière et on attaque la trois. (*La lumière revient.*)

LUI, *rentrant*. – Eh bien, voilà, il est parti.

ELLE, *même jeu*. – Il s'en est allé sans crier gare.

LUI – Pourtant, il aurait pu, il était cheminot.

ELLE – Ce n'est ni le moment ni l'endroit.

LUI – J'oubliais le respect, je n'ai pas le droit de dérailler.

ELLE – Il y a un temps pour tout, voilà tout. Sinon, je sais bien que ce n'était pas un saint, Bernard.

DANIEL, *en voix off*. – Non ! Non, pas Bernard ! Il s'appelait Germain.

LUI, *à elle*. – Mais oui, pourquoi l'as-tu appelé Bernard ?

ELLE – Je n'en sais rien, peut-être tout simplement parce que je pensais déjà à la fameuse réplique avec le chien. Alors, j'ai dû dire Saint-Bernard par association d'idées.

DANIEL, *en voix off*. – On reprend !

LUI – Où ?

DANIEL, *en voix off*. – Depuis le début, vous veniez de commencer.

ELLE – O.K., chef.

DANIEL, *en voix off*. – Pas "chef", s'il vous plaît, ce n'est pas la première fois que je le demande.

LUI – Allons-y gaiement. (*Ils ressortent.*)

DANIEL, *en voix off*. – Allez, chauffe, Marcel !

LUI, *en voix off*. – Tu dis "chauffe" parce que tu penses au crématorium ?

DANIEL, *en voix off*. – Non, je dis "chauffe" pour qu'on commence. Allez, chauffe Marcel !

LUI, *rentrant*. – Eh bien, voilà, il est parti.

ELLE, *même jeu*. – Il s'en est allé sans crier gare.

LUI – Pourtant, il aurait pu : il était cheminot.

ELLE – Ce n'est ni le moment ni l'endroit.

LUI – J'oubliais le respect, je n'ai pas le droit de dérailler.

ELLE – Il y a un temps pour tout, voilà tout. Sinon, je sais bien que ce n'était pas un saint, Germain.

LUI – Quand on dispersera ses cendres sur la pelouse, ce sera Saint-Germain-des-Prés.

ELLE – On aurait pu l'enterrer au Père-Lachaise.

LUI – Et pourquoi pas à la Mère-Fauteuil, tant que tu y es ?

ELLE – Je l'aurais bien vu au milieu de toutes les célébrités, il aimait tant Paris.

LUI – Moi aussi, j'aime bien Paris. Je ne voudrais pas m'y faire enterrer pour autant. Il adorait son berger allemand, on n'allait pas l'enterrer dans un cimetière pour chiens non plus.

ELLE – Tu as raison. De toute façon, incinérer n'est pas enterrer. Moi, je ne pourrais pas.

LUI – Tu ne sentirais plus rien.

ELLE – Qu'en sais-tu ? Personne n'est jamais revenu raconter son expérience.

LUI – C'est une expérience unique, unique comme lui. Mon cousin Germain était à la fois unique, singulier et si souvent pluriel.

ELLE – Tu pourrais mettre des sous-titres pour que je comprenne ?

LUI – Il changeait tellement souvent d'opinion. Comment dit-on encore ? Ah oui, versatile. Il était versatile, une vraie girouette.

ELLE – C'est vrai que ses goûts étaient pour le moins particuliers.

LUI – Et sa façon de parler, pour le moins particulière aussi. Quand on lui demandait pourquoi il s'habillait avec une longue tunique blanche, il répondait : "Ne me distrayez pas avec des questions futiles et sournoises de ma quête d'absolu, de spiritualité."

ELLE – A lui aussi il fallait demander des sous-titres.

LUI – Quarante ans après les hippies, il les avait réinventés. (*Geste à l'appui, les doigts en v.*)
Love and peace, mes frères, love and peace ! Peace où tu veux mais pas dans mon salon !

ELLE – Quand on allait chez lui à cette époque, il y avait de la fumée partout, de l'encens, de la musique hindoue. Tiens, au fait, dit-on hindoue ou indienne ?

LUI – Indienne mais comme c'était religieux, on peut dire hindoue, voire même hindouiste. De toute façon, à peu de chose près, on ne risque pas de se tromper.

ELLE – Chez les Hindous, n'y a-t-il pas régulièrement ou systématiquement une crémation ?

LUI – Si.

ELLE – Oui mais régulièrement ou systématiquement ?

LUI – Je ne sais pas. Ce n'est qu'un détail.

ELLE – En tout cas, je crois savoir qu'on disperse ensuite leurs cendres dans leur fleuve sacré. Comment s'appelle-t-il encore ?

LUI – Le Gange.

ELLE – Le Gange, voilà.

LUI – Eh bien, ici, il perdra au Gange, il se contentera d'une pelouse : ce sera Saint-Germain-des-Prés.

ELLE – Tu l'as déjà dit.

LUI – J'aime bien répéter mes jeux de mots.

ELLE – Perdre au Gange, c'est quand même un peu tiré par les cheveux. Mais à propos de cheveux, sa période hippie, c'était avant ou après sa période bouddhiste ?

LUI – Je ne sais plus, je me rappelle simplement qu'on l'appelait Boubou.

ELLE – Boubou ?

LUI – Mais oui, Boubou pour bouddhiste.

ELLE – J'avais compris mais je ne me souvenais pas qu'on utilisait ce diminutif.

LUI – C'était avec les copains, je ne l'employais peut-être pas devant toi.

ELLE – Tes copains, tes inséparables copains. Ils ne t'ont pas suivi jusqu'ici ?

LUI – Apparemment non.

ELLE – Ils connaissaient Germain ?

LUI – Certains oui.

ELLE – Et personne pour lui rendre un dernier hommage ?

LUI – Un dernier hommage ? On dirait une vision militaire de la mort. Allons-nous défiler au garde-à-vous ? Aurait-on prévu une salve d'adieu ? Combien y aura-t-il de coups de canon pour saint Germain des Prés canonisé pour services rendus à la Patrie ?

ELLE – Canonisé, vraiment ? Qu'aurait-il fait de si extraordinaire en étant cheminot ?

LUI – Il remettait chacun sur les bons rails, sur la bonne voie. C'est si important du train où vont les choses.

ELLE – Pourtant, certains ne se sont pas gênés pour évoquer une double vie.

LUI – Sans porter des lunettes à double foyer mais il ne trompait pas sa femme : il se trompait de femme, la nuance est importante.

ELLE – Finalement, il était comme monsieur tout-le-monde : un homme fait de qualités et de défauts.

LUI – Des qualités quand il était en quête de spiritualité et des défauts entre ses périodes religieuses, à croire qu'il se défoulait.

ELLE – Là, il devenait coureur de jupons, il jouait à Dom Juan.

LUI – Il collectionnait les conquêtes féminines mais tout en travaillant sérieusement. Il était au moule et au fourin...heu... au four et au moulin. Pourquoi ai-je parlé de moule, moi ?

DANIEL, *en voix off.* – On se le demande. Je n'ai pas l'impression que cela figurait dans le texte.

ELLE – J'approuve la remarque. J'ai suffisamment de mal à retenir les répliques. Si on en rajoute, je suis perdue. Il faut déjà travailler sans souffleur, c'est tout sauf évident.

DANIEL, *en voix off.* – Je sers de souffleur aussi, si vous croyez que cela m'amuse.

ELLE – L'année dernière, nous en avons un.

DANIEL, *en voix off.* – Il n'est venu que pour les spectacles.

LUI – Très juste, il ne connaissait même pas le texte. Il aurait fallu souffler au souffleur.

ELLE – Mon Dieu ! C'est vrai, il n'a même pas voulu se glisser dans le trou.

LUI – Parce que tu voudrais t'y trouver, toi et affronter les souris et les araignées géantes ?

ELLE – Il suffirait de demander de le nettoyer avant.

LUI – Donc il faut y descendre. On en revient au même problème.

ELLE – On pourrait pulvériser.

LUI – Pulvériser ? Je sais bien que le théâtre, c'est de la culture, mais à ce point-là.

DANIEL, *en voix off.* – Désolé d'interrompre vos discussions au sujet de la prochaine foire agricole mais laissez tomber les pucerons et autres insectes nuisibles et reprenez la scène. Nous préparons un spectacle.

ELLE – Désolée aussi de répéter ce que j'ai déjà dit mais je suis perdue.

LUI – Pour une fois, je suis d'accord également, j'ai besoin d'une boussole.

DANIEL, *en voix off.* – Reprenez à " Il collectionnait les conquêtes féminines mais tout en travaillant sérieusement. Il était au moule et au fourin...heu... au four et au moulin." Et on n'ajoute plus: "Pourquoi ai-je parlé de moule, moi ?"

LUI – O.K., chef.

DANIEL, *en voix off.* – Pour rappel, j'ai horreur qu'on m'appelle chef.

LUI – Je reprends donc sans t'appeler chef.

DANIEL, *en voix off.* – Tu le fais exprès ?

LUI – Il collectionnait les conquêtes féminines mais tout en travaillant sérieusement. Il était au moule et au fourin...heu... au four et au moulin mais sans stress, c'est un état que Germain ne connaissait pas.

ELLE – Qu'en sais-tu ?

LUI – Germain prenait son travail au sérieux mais il ne se prenait pas au sérieux.

ELLE – Et surtout il n'était pas très sérieux, spécialement avec les femmes.

LUI – Toujours au moule et au fourin.

ELLE – Ton humour me dépasse. Germain avait beau ne pas être un saint, n'oublie pas que nous sommes dans un crématorium.

LUI – J'oubliais le respect, le maître-mot.

ELLE – Appelle ça respect, conventions, peu importe: il y a les choses qu'on fait...

LUI – ...et celles qu'on ne fait pas, je sais. Et il y a les choses qu'on ne dit pas, ce sont celles que je préfère.

ELLE – Et pourquoi ça ?

LUI, *sur un ton mystérieux.* – Quand on sait tout ce qu'on sait, quand on sait qu'on ne nous dit pas tout, quand on devine tout ce qu'on ne nous dit pas, quand on imagine tout ce qu'on ne sait pas...

ELLE – Et alors ?

LUI – On a bien raison de penser ce qu'on pense.

ELLE – Et que penses-tu ? Peux-tu éclairer ma lanterne ?

LUI, *sur un ton enfantin.* – Non, ma chandelle est morte et je n'ai plus de feu.

ELLE – Laisse les comptines de côté. Tu as bien raison de penser ce que tu penses, soit ! Mais que penses-tu ?

LUI – Qu'il est temps de faire la révolution.

ELLE – La révolution, toi ? Tu détales au premier pétard mouillé.

LUI – Ça, c'est mon côté docteur Jekyll. Il y a aussi en moi une bête qui sommeille, un mister Hyde.

ELLE – Une bête qui sommeille, laisse-moi rire. Est-ce pour cela que tu ronfles si souvent ?

LUI – Voilà: tu as trouvé l'explication. Je suis une bête qui ronfle mais le réveil sera terrible. Les institutions n'ont qu'à bien se tenir. La bête accumule les rancœurs et va bientôt exploser.

ELLE – Exploder comme un pétard mouillé.

LUI – Comme une bombe, une des multiples bombes que je vais poser. Il faut refaire le monde.

ELLE – Est-ce que tu ne le refais pas assez souvent avec tes copains ? Quand je te demande d'où tu viens quand tu rentres tard, tu me réponds toujours que tu as pris un verre avec eux et qu'autour d'une table, vous refaites le monde.

LUI – Et nous serons bientôt des terroristes d'un genre nouveau. Là, je rejoins ce pauvre Germain dans sa période hippie, nous allons remettre au goût du jour tous les rêves fous des années soixante.

ELLE – Si vous voulez vous appeler les Beatles, je te signale que le nom a déjà été pris.

LUI – Nous serons les nouveaux Beatles, les Beatles du troisième millénaire.

ELLE – Je ne t'ai jamais vu avec une guitare.

LUI – Tu ne m'as jamais vu poser une bombe non plus.

ELLE – Tu m'as bien caché ce côté explosif.

LUI – La bête se réveille.

ELLE – Il est temps.

LUI – Comment ça "Il est temps ?"

ELLE – Au lieu de ronfler, de sombrer immédiatement dans le sommeil, tu devrais penser de temps en temps à honorer celle qui partage ta couche. Fais d'abord ta révolution chez toi, explose une ou deux fois par semaine, ça t'évitera peut-être une arrestation par la brigade anti-terrorisme.

LUI – Et comment dois-je prendre une telle attaque ?

ELLE – Comme une attaque justement: une attaque contre ta passivité, ta léthargie. Non seulement tu ronfles mais tu dors aussi comme un loir. On dirait que tu hibernes dès que tu rentres dans ton lit.

LUI – Tu me provoques ?

ELLE – Mais quand je te provoque, tu ne réagis même pas.

LUI – Tu me provoques, toi ? Quand ?

ELLE – Quand j'essaie d'attirer ton attention avant les dix secondes nécessaires à ton endormissement. Mais quand je t'appelle "Chéri", "Chéri", "Chéri" (*Le ton se fait à chaque fois plus langoureux.*), je n'entends en écho que tes premiers ronflements.

LUI – Je suis las.

ELLE – Je vois bien que tu es là.

LUI – Mais non: je suis las, fatigué si tu préfères.

ELLE – Heureusement que tu n'as pas mal à la tête, ce serait le monde à l'envers. Alors que je voudrais de temps à autre que tu me fasses perdre mon bon sens, que je confonde l'endroit de l'envers, que tu me mettes sans dessus dessous, que tu m'arraches mes dessous pour que je n'aie plus rien dessus.

LUI, *après un moment de silence.* – Tu me fais un exercice de diction ?

ELLE – Un exercice de diction ?

LUI – Avec tes dessous dessus. En plus, tu n'as déjà plus de dessous quand tu vas au lit, tu enfiles un pyjama, un pyjama anti-devoir conjugal.

ELLE – Evidemment, tu le considères comme un devoir et comme tu n'as jamais été brillant à l'école.

LUI – Et que veut encore dire cette comparaison douteuse ?

ELLE – Devine.

LUI – Et c'est ici que j'ai un problème.

ELLE – Mais ce n'est pas la bonne réplique.

DANIEL, *en voix off.* – Alors là, pas du tout, quel est ton problème ? Et rapidement parce que j'ai un spectacle sur le feu, moi.

LUI – Il y aura fatalement dans la salle des gens qui nous connaissent.

DANIEL, *en voix off.* – Et alors ?

LUI – Alors, ceux-là savent que nous avons vécu ensemble pendant trois ans. (*Il désigne sa partenaire.*)

ELLE – Deux et demi.

DANIEL, *en voix off.* – Et alors ? Au risque de me répéter: et alors ?

LUI – Ils vont penser que les répliques sont le reflet de notre vie commune.

DANIEL, *en voix off.* – Et alors ? Je ne vois pas le rapport.

LUI – Justement, c'est à propos des rapports.

ELLE – Nous y voilà.

DANIEL, *en voix off.* – Et alors ?

LUI – Arrête de dire "Et alors ?" ou sinon je t'appelle chef.

DANIEL, *en voix off.* – Et alors ?

LUI – Alors, chef, non seulement ceux qui me connaissent me prendront pour un gros ronfleur mais aussi pour une nullité sur le plan sexuel.

DANIEL, *en voix off.* – Je ne vois pas le rapport.

LUI, *s'énervant.* – Mais puisque je te dis que c'est justement à propos des rapports.

ELLE – De toute façon, ce n'était pas terrible.

LUI, *vexé.* – Ce n'était pas terrible ?

DANIEL, *en voix off et criant.* – Ce n'est pas de toi mais de ton personnage dont il est question. Combien de fois faudra-t-il vous répéter que vous abandonnez votre identité dans les loges pour devenir quelqu'un d'autre ?

LUI – Oui mais tout ce passage-là me pose problème, à cause justement du rapport avec la vie privée.

ELLE – Tu vois: tu reparles de rapport.

LUI – Toi, ne jette pas de l'huile sur le feu.

ELLE – Pourquoi pas ? Germain se consumera plus vite.

LUI – Germain n'a rien à voir dans cette histoire.

ELLE – Justement: on t'explique que pas plus que Germain n'est ou n'était en réalité ton cousin, tu n'es pas non plus dans la vie mon mari.

LUI – Mais étant donné qu'on a vécu ensemble, les gens vont croire que nous transposons dans la pièce notre vie privée.

ELLE – Moi, ça ne me gêne pas.

DANIEL, *en voix off.* – Et moi non plus puisque tu dois jouer, tu incarnes un personnage, tu n'es plus toi-même.

LUI – Mais si, je suis moi-même, sinon je ne me serais pas arrêté: ça me pose vraiment un problème.

DANIEL, *rentrant et explosant.* – Tu iras voir un psy si tu veux mais il est hors de question de changer le texte.

LUI – Pourtant, on l'a déjà fait. Le texte n'est pas définitif, il n'est même pas encore terminé.

ELLE – Peux-tu cesser tes gamineries et reprendre, s'il te plaît ?

DANIEL – Si le texte n'est pas terminé, ce qui peut l'être, c'est ton rôle dans le spectacle, si tu vois ce que je veux dire.

LUI – Des menaces ?

ELLE – On nage en plein délire.

DANIEL – Non seulement on nage mais surtout on est en train de couler avec des enfantillages pareils. Reprends et en vitesse sinon je t'envoie grossir la liste des artistes au chômage, sans indemnités de rupture.

LUI – Forcément, on n'est pas payés.

DANIEL – Nous sommes en théâtre amateur mais des amateurs pour jouer une pièce, j'en ai une liste d'attente complète. Alors, tu reprends ou je te vire. (*Il sort.*)

ELLE – Allez, ne fais pas l'enfant. (*Elle le ramène à l'endroit où il devrait se trouver sur la scène puis dit sa réplique.*) Heureusement que tu n'as pas mal à la tête, ce serait le monde à l'envers. Alors que je voudrais de temps à autre que tu me fasses perdre mon bon sens, que je confonde l'endroit de l'envers, que tu me mettes sans dessus dessous, que tu m'arraches mes dessous pour que je n'aie plus rien dessus.

LUI, *après un moment de silence.* – Tu me fais un exercice de diction ?

ELLE – Un exercice de diction ?

LUI – Avec tes dessous dessus. En plus, tu n'as déjà plus de dessous quand tu vas au lit, tu enfiles un pyjama, un pyjama anti-devoir conjugal.

ELLE – Evidemment, tu le considères comme un devoir et comme tu n'as jamais été brillant à l'école.

LUI – Que sous-entends tu par cette comparaison douteuse ?

ELLE – Devine.

LUI – Mettrais-tu en doute certaines de mes capacités ?

ELLE – Je les mets effectivement clairement en doute.

LUI – Pourquoi m'as-tu épousé alors ?

ELLE – Je me le demande. Figure-toi que je me le demande de plus en plus même.

LUI – Et cette remarque-là, que veut-elle dire ?

ELLE – Cela veut dire que je ne suis pas contente de notre vie commune, tout simplement.

LUI – Lorsque nous sommes rentrés dans ce local, tu me parlais de respect. Crois-tu que ce soit le lieu pour évoquer ce genre de choses au moment où feu mon cousin part en fumée ?

ELLE – Part en fumée, tu as de ces expressions.

LUI – Que veux-tu que je te dise ? Qu'après avoir brûlé la chandelle par les deux bouts, il a fini par s'éteindre.

ELLE – Comme notre amour: il s'est éteint, s'est endormi, chéri (*Prononcé de façon très ironique.*)...Il s'est endormi en ronflant comme un loir. Il ne vaut plus rien.

LUI – Pourtant le loir est cher.

ELLE – Le loir est cher ? Tu te crois intéressant avec tes jeux de mots débiles ?

LUI – Dormir, cela n'a pas de prix.

ELLE – Eh bien dorénavant, tu dormiras tout seul. Je vais faire chambre à part.

LUI – Cela ne me dérange pas. De toute façon, j'ai toujours été...un type...à part.

Noir

SCENE 4 : UN HOMME (LUI), UNE FEMME (ELLE), DANIEL

DANIEL, *en voix off.* – Enfin une scène terminée même si ce ne fut pas sans mal. Ah ! Comme le noir est reposant. Cette absence de répliques, ce silence, ce blanc entre les paroles. Voilà, j'aime le noir parce qu'il y a du blanc. Le blanc, c'est reposant, comme le noir. Vive le blanc ! Et si certains ne me comprennent pas, au moins, moi, je me comprends. Allez ! on reprend. Lumière. (*La lumière revient, personne ne rentre en scène.*) Alors, ça vient ?

LUI, *rentrant* – Mais j'attendais.

DANIEL, *rentrant à son tour* – Et qu'attendais-tu ?

LUI – J'avais cru comprendre que tu aimais le blanc, alors j'attendais.

DANIEL – Je ne sais pas si tu fais de l'humour mais si c'est le cas, je n'aime pas ce genre d'humour. Alors, on reprend, c'est compris ?

LUI – Compris, chef.

DANIEL – Et ne m'appelle pas chef, tu sais que j'ai horreur de ça.

LUI – Compris...

DANIEL – Daniel, tu m'appelles Daniel parce que tu allais encore dire "chef", je l'ai senti.

LUI – Tu sens mal.

DANIEL – Peu importe ce que je sens, on enchaîne, on continue. Go ! (*Il sort.*)

LUI – Il faut que je les fasse en anglais ?

DANIEL, *revenant*. – Quoi "en anglais" ? Que veux-tu faire en anglais ?

LUI – Mes répliques.

DANIEL – Et pourquoi les ferais-tu en anglais ?

LUI – Tu as dit "Go !" !

DANIEL – Tu me cherches là, je sens que tu me cherches.

LUI – Eh bien ! comme tantôt, tu sens mal.

DANIEL – Peu importe ce que je sens, tu enchaînes. Tu as compris : tu enchaînes. Go ! Et en français même si j'ai dit "Go!" (*Il sort.*)

LUI – Tu es compliqué.

DANIEL, *en voix off*. – Go !

LUI – Chérie ! (*Un long silence.*)

DANIEL, *revenant à nouveau*. – La chérie est priée de commencer la scène au bon moment, c'est-à-dire quand son mari l'appelle. (*Puis en aparté.*) Ils vont me faire mourir.

ELLE, *rentrant*. – Je suis désolée, j'ai reçu un texto important et j'y répondais.

DANIEL – Quand je disais qu'il y avait des spécialistes pour jouer du téléphone portable en pleine répétition, je vais vous les confisquer vos téléphones. (*Puis en aparté.*) Mourir, ils vont me faire mourir.

LUI – Je reprends ?

DANIEL – Franchement, tu vois une autre possibilité ?

LUI – Non.

DANIEL – Eh bien alors ? (*Puis en aparté.*) Encore un qui ne risque pas d'être nommé pour le Molière du meilleur comédien. (*Il sort.*)

LUI – Chérie ?

ELLE – Oui, mon loulou.

DANIEL, *revenant à nouveau*. – Non ! L'homme rentre d'abord côté jardin en appelant et la femme, ensuite, côté cour. Vous êtes déjà tous les deux sur scène.

ELLE – On ressort alors ?

DANIEL – Vous voyez une autre solution ?

LUI et ELLE, *en chœur*. – Non. (*Ils repartent tous les deux côté jardin.*)

DANIEL, *criant*. – Non ! L'homme côté jardin et la femme côté cour, c'est trop difficile à retenir ?

ELLE – Désolée, j'étais distraite. Il faut dire qu'il y a de quoi. Tu ne devineras jamais. J'ai reçu un texto d'Amélie qui m'écrivait que...

DANIEL, *même jeu*. – Je m'en fous. Tout le monde s'en fout ! D'ici la fin de la répétition, ce texto n'existe plus. Tu en reparleras si tu veux tout à l'heure mais pour l'instant, il est rayé de la carte.

ELLE – Mais c'est vraiment important !

DANIEL – Pour ta vie privée, oui mais ici, tu n'es plus toi. Tu es une autre. Est-ce que ton personnage dans cette scène a reçu un texto ?

ELLE – Mais oui, justement: celui qui lui apprend la mort de Germain et la date de la crémation.

DANIEL, *d'abord en aparté*. – J'ai pris un mauvais exemple. (*Puis à elle.*) Ton personnage n'a pas reçu un texto d'Amélie lui apprenant je ne sais quelle nouvelle dont je ne veux pas entendre parler avant la fin de la répétition, d'accord ?

LUI – Dites, si cela continue, je vais devoir en envoyer un également pour expliquer que comme la répétition est partie pour s'éterniser, je vais forcément rentrer en retard.

DANIEL – Toi, tu me cherches, je le sens.

LUI – Eh bien, tu sens à nouveau mal, permets-moi de te le dire.

DANIEL – Vous reprenez à "Chérie" et je ne veux plus rien entendre.

LUI – Je fais les répliques en langage gestuel ? (*Il se tourne alors vers elle et avec force gestes.*) Il ne veut plus rien entendre, elle est bonne, hein ? (*Elle rit.*)

DANIEL, *en aparté* .– Quand je disais qu'ils vont me faire mourir.

ELLE – On se calme et on reprend à "Chérie" comme il l'a demandé.

LUI – Mais il faut recommencer dès le début.

DANIEL, *criant* .– Mais tu y étais au début ! Vous n'avez pas dépassé "Chérie" et "Oui, mon loulou" ! (*Puis en aparté.*) N'importe quoi. (*Il sort de scène.*)

ELLE, *à lui* .– Allez, on ressort et tu m'appelles. (*Ils ressortent de scène, l'homme rentre ensuite.*)

LUI, *rentrant* .– Chérie !

ELLE, *rentrant* .– Oui, mon chou.

DANIEL, *rentrant* .– Mon loulou, oui, mon loulou. Suis-je trop exigeant si je souhaite repartir sur de bonnes bases, c'est-à-dire en respectant le texte ?

ELLE – Je me suis trompée. A la maison, j'appelle mon mari "Mon chou" et...

DANIEL, *élevant la voix* .– Je m'en fous. La maison, c'est la maison et le spectacle, c'est différent. Tu ne t'appelles plus...d'ailleurs, je ne vais même pas le dire: ton identité n'a plus d'importance, je ne veux connaître que celle que tu incarnes dans la pièce.

ELLE – Mais je ne la connais même pas. Sur le texte, il est indiqué "Un homme et une femme", on dirait un scénario de Claude Lelouch.

LUI – Bien vu. Bien vu après...Lelouch, j'en connais un qui va me regarder...de travers. (*Elle rit.*)

DANIEL – Si mes yeux étaient des mitrailleuses...

LUI – Un jour, je suis rentré avec Claude Lelouch dans un bar tellement... louche qu'on n'y servait que des verres...de contact. Et on y a mangé un plat...de lentilles. (*Il s'esclaffe, la femme rit aussi.*) J'ai oublié: on y servait aussi des verres...progressifs. (*Ils rient de plus belle.*)

DANIEL, *soupirant* .– Mon Dieu, vous qui mesurez l'ampleur de ma tâche, venez me donner un coup de main parce que, si les verres sont progressifs, mon spectacle, lui, ne progresse plus, il est en stand-by.

LUI – En stand-by ? J'avais raison de demander s'il fallait que je fasse mes répliques en anglais.

ELLE – Un effort à présent, on recommence et c'est la bonne. (*Ils ressortent.*)

DANIEL – Je n'ai plus rien à ajouter mais je n'en pense pas moins. (*Il ressort également.*)

LUI, *rentrant* .– Chérie !

ELLE, *rentrant* .– Oui, mon loulou.

LUI – J'espère que tu n'as rien préparé. Si on se faisait un petit resto ce soir ?

ELLE – Je ne sais pas si le moment est bien choisi. J'ai reçu un texto de la femme de Germain.

LUI – Chérie, on ne dit pas la femme de Germain mais Germaine. Un Germain, une Germaine. Un Simon, une Simone. Un verrat, une truie. La femme du hibou, elle est chouette mais celle du taureau, rappelle-toi, elle est vache. Et moi, ça m'émeut.

ELLE – Ce n'est pas le moment de plaisanter, Germain est décédé.

LUI – Germain est mort ? Mais comment ?

ELLE – Crise cardiaque ce matin. Il a voulu se lever et il s'est recouché...définitivement.

LUI – Si on m'avait dit qu'il mourrait dans son lit celui-là.

ELLE – On l'enterre mercredi. Enfin, mercredi, c'est la...heu le bûcher...non, pas le bûcher, ça c'était pour Jeanne d'Arc, enfin tu as compris, il ne se fait pas enterrer mais brûler.

LUI – Incinérer.

ELLE – Voilà: incinérer, c'est le mot et on a rendez-vous à 10 h au funérarium...heu non, pas au funérarium, ça c'était pour tonton...au...à l'écémarium...

LUI – Au crématorium.

ELLE – Voilà: crématorium...Je ne sais pas pourquoi j'ai parlé d'écémarium, je venais de ranger du lait écrémé au frigo, c'est peut-être pour ça.

LUI – C'est sûrement pour ça. Tu n'en avais rien sorti, j'espère, parce que mon invitation au resto tient toujours.

ELLE – Mais Germain ?

LUI – A mon avis, il aura du mal de venir.

ELLE – C'était ton cousin quand même. Aie un minimum de respect.

LUI – Il aurait été le premier à dire de bien boire et bien manger à l'annonce de sa mort.

ELLE – C'est vrai que c'était un bon vivant.

LUI – Allons manger un bout en nous souvenant des bons moments passés en sa compagnie.

ELLE – Tu as raison. Profitons-en. Tu vois comme c'est vite arrivé. Qui sait si demain ce ne sera pas notre tour ?

LUI – Demain est un autre jour. Comme aurait dit Germain: si un jour ma mort tu apprends...

ELLE – ...précipite-toi au restaurant. *(Ils sortent en riant.)*

Noir

SCENE 5 : UN HOMME (LUI), UNE FEMME (ELLE), DANIEL

DANIEL, *en voix off.* – Voilà encore une scène qui ne nous vaudra pas que des compliments. Allez, on enchaîne. On passe à la première improvisation. Montrez-moi le fruit de votre travail. *(La lumière revient.)*

LUI, *en voix off.* – En fait de fruit, j'espère que j'aurai la pêche, une pêche d'enfer.

DANIEL, *en voix off.* – Je suppose que cette réplique ne fait pas partie de la scène.

LUI, *en voix off.* – Effectivement.

DANIEL, *en voix off.* – J'ai demandé qu'on commence, d'accord ?

LUI, *en voix off.* – O.K., chef.

DANIEL, *en voix off.* – Quelle est la remarque que j'ai déjà faite cent fois à propos du mot "chef" ? Je ne vais donc pas encore la répéter, vous commencez.

ELLE, *en voix off.* – En tout cas, moi, je suis prête.

LUI, *rentrant côté cour et en aparté.* – Sacré Germain, je n'en reviens pas. *(Puis ensuite normalement.)* Chérie, viens, j'ai quelque chose d'important à te dire.

ELLE, *rentrant côté jardin.* – Me voilà mais, moi aussi, je dois te parler et sûrement de choses encore plus importantes.

LUI – Cela m'étonnerait. Je viens de recevoir un texto qui...

ELLE, *sèchement.* – Je sais tout.

LUI – Tu es déjà au courant ?

ELLE – Je te dis que je sais tout.

LUI – Elle t'a écrit aussi ?

ELLE – Affirmatif.

LUI – Affirmatif ? Pourquoi un tel langage ?

ELLE – Je sais tout mon beau salaud.

LUI – Mon beau salaud ? Mais ?

ELLE – Je te dis que je sais tout.

LUI – Tout quoi ? Tu n'as pas l'air de réaliser ce qui vient de se produire.

ELLE – Elle m'a écrit, je te dis.

LUI – Si je m'attendais à ça.

ELLE – Tu ne pensais pas qu'elle m'écrirait ?
LUI – Non, je ne croyais pas qu'il partirait si vite.
ELLE – Et visiblement, cela te met mal à l'aise.
LUI – Parce que tu ne l'es pas, toi ? Mais enfin, tu ne réalises pas ?
ELLE – Si : je réalise que tu ne t'y attendais pas et que tu es déboussolé.
LUI – On le serait à moins.
ELLE – Et Monsieur Muscle s'effondre. Le mari est parti, il lui laisse la place et Monsieur Muscle est tout déconfit. Ah ! C'était sécurisant de garder sa maison, son confort, ses habitudes, son foyer, son épouse légitime. Tout abandonner est visiblement plus difficile.
LUI – Mais qu'est-ce qui te prend ?
ELLE – Et tu n'imaginais pas qu'elle m'écrirait, n'est-ce pas, ta maîtresse, cette moins que rien qui se permet même de me prévenir ?
LUI – Mais...tu deviens folle...te prévenir...? (*Elle a couru rapidement pour sortir côté jardin.*)
Mais où vas-tu ?
ELLE, *revenant tout aussi rapidement tenant une enveloppe en main.* – Et voilà cette lettre ! Ne fais plus l'innocent.
LUI – Mais enfin, je ne comprends rien à ce que tu racontes.
ELLE – Je n'ai pas eu droit à un texto, moi. Normal, elle ne connaît pas mon numéro de portable. Lis-moi ce qu'elle t'a écrit.
LUI – Mais enfin, ma chérie.
ELLE – Non, pas "Chérie".
LUI – Mais si, voyons...
ELLE – Terminé les "Chérie", il n'y a plus de "Chérie" !
LUI – C'est un cauchemar, un vrai cauchemar.
ELLE – Tu ne crois pas si bien dire mais le cauchemar touche à sa fin. Lis: je veux entendre de ta bouche les mots de la trahison.
LUI – De la trahison ? Mais tu délirés, tu sais bien que...
ELLE – Non, je ne le savais pas: je viens de l'apprendre.
LUI – Apprendre un tissu de mensonges, comment peux-tu croire que...?
ELLE – Je le crois comme je l'ai lu: noir sur blanc dans cette lettre de malheur. Noir sur blanc, les couleurs du deuil.
LUI – Du...du deuil mais justement, ça tombe bien ou plutôt non, ça tombe mal mais il faut que je te dise...
ELLE – Non, pas que tu me dises, mais plutôt que tu me lises comment elle a résumé les belles phrases de sa lettre en quelques mots qui tiennent en un texto.
LUI – Tu risques d'être surprise.
ELLE – Moins que quand j'ai lu cette damnée lettre. (*Elle lui tend l'enveloppe.*)
LUI, *sortant son portable.* – Ce n'est franchement pas ce que tu crois.
ELLE – Ce que je crois, c'est ce que je sais à présent: que je suis une épouse bafouée.
LUI – Oh que non !
ELLE – Oh que si !
LUI – Tout ceci est tellement ridicule.
ELLE – Quand tout s'effondre, Monsieur Muscle, tout devient ridicule. Lis.
LUI, *regardant son portable.* – Si tu y tiens...
ELLE – Oui, j'y tiens, surtout que toi, tu ne tenais plus à moi pour t'être bâti une double vie avec cette maîtresse qui ne m'a même pas laissé son nom mais qui a signé comme dans les plus belles lettres anonymes: une amie qui vous veut du bien.
LUI – Une amie qui vous veut du bien ? Franchement, ça ne tient pas debout.

ELLE – C'est toi qui ne tiens plus debout ! Toutes tes combines, tes manigances, tout s'effondre ! Tu dois tituber, mon salaud, à l'intérieur ! Lis comme j'ai lu ce torchon ! (*Elle lui met l'enveloppe qui contient la lettre sous les yeux.*)

LUI, *ébahi*. – 22 ? 22 ? Mais nous habitons au 24, au 24 !

ELLE, *regardant à son tour*. – Au 24 ? Mais ?

LUI – Tu as ouvert une lettre qui était en réalité adressée à la voisine, à la voisine !

ELLE, *incrédule*. – Mais ? Mais ?

LUI – Le facteur a dû se tromper et comme tu as la manie d'ouvrir directement les lettres...

ELLE – Ce n'est pas possible ?

LUI – Et moi qui allais te lire ce message...

ELLE, *reprenant ses esprits*. – Non...non...tu vois, je t'avais amenée, avec mon erreur, à lire le message que t'avait adressé ta maîtresse, parce que tu as donc une maîtresse quand même, mon beau salaud ! Lis ! Lis !

LUI, *lisant mécaniquement*. – Suis effondrée. Germain décédé d'une crise cardiaque à 14 heures. Ai besoin de vous. Venez.

ELLE, *décomposée*. – Germain ? Germain mort ? Non, ce n'est pas vrai.

LUI – J'espère que tu réalises enfin ton erreur et tout ce que tu viens de me faire subir.

ELLE, *effondrée*. – Germain !

LUI – Toi qui pourtant ne le portais pas dans ton cœur.

ELLE, *même jeu*. – C'était...c'était... mon amant...mon amant. (*Elle éclate en sanglots puis s'arrête, satisfaite, vers les coulisses à l'adresse de Daniel.*) Et voilà ! Et je suis très fière de la chute: quelle dernière réplique cinglante et dramatique, n'est-ce pas ?

LUI – Là, je crois qu'on a mis dans le mille.

DANIEL, *rentrant, l'air sceptique*. – Je ne jugerai pas l'interprétation, il y a là un réel effort. Par contre, je vous rappelle que nous abandonnions cette année la comédie de boulevard.

LUI – Et alors ?

DANIEL – Et alors ? Je retrouve dans cette scène le mari, l'amant, la maîtresse. J'oubliais les cocus. Bref, tout ce qu'il ne fallait pas mentionner. Si c'était ça la surprise dont vous m'aviez parlé avec la fameuse lettre...

ELLE – Ne me dis pas que tu n'as pas apprécié.

DANIEL – Là n'est pas la question. Je rappelle également que dans ce spectacle, nous retrouvons dans chaque scène l'allusion au décès du cousin et à son incinération. Quand avez-vous parlé de la crémation ?

LUI – Heu...nulle part, c'est vrai mais c'est facile à ajouter.

DANIEL – Ce que j'ajoute personnellement à présent, c'est un petit moment de répit. On boit un verre et puis on repart sur de bonnes bases.

Rideau

ACTE 2

SCENE 6 : UN HOMME (LUI), UNE FEMME (ELLE), DANIEL

LUI – Nous sommes les premiers à revenir. On en profite pour travailler l'autre impro ?

ELLE – Pourquoi pas ? Tu as développé ton idée depuis la dernière fois ?

LUI – Assieds-toi et place les mains à plat sur la table comme moi. (*Elle s'exécute.*)

ELLE – Je vois où tu veux en venir.

LUI – Et pour mieux voir, ferme les yeux.

ELLE, *très énervée*. – Je commence. Esprit, es-tu là ?

LUI – Feu mon cousin Germain, es-tu là ?

ELLE, *même jeu*. – Tu vas taper avec ton genou en-dessous de la table ?

LUI – Non, je t'en prie, reste dans la scène et concentre-toi.

ELLE, *même jeu*. – Bon, d'accord, je te fais confiance.

LUI – Je viens de te demander de rester dans la scène.

ELLE, *même jeu*. – Oui, oui mais tu me préviendras ?

LUI – Sûrement pas sinon on gâche l'effet de surprise. Concentre-toi..

ELLE, *encore plus énervée*. – Je suis excitée comme un puce.

LUI – Tu le fais exprès ?

ELLE, *se calmant*. – Pardon, pardon, je me reconcentre. Vas-y.

LUI – Feu mon cousin Germain, es-tu là ? (*Un temps puis elle éclate de rire.*) Ah non ! Ce n'est pas vrai.

ELLE – C'était plus fort que moi.

LUI – Feu mon cousin Germain, es-tu là ? (*Un temps.*)

ELLE – Il n'est pas là. (*Elle se met à rire.*)

LUI – Evidemment qu'il n'est pas là. Mais reste dans la scène, bon sang ! Voilà que je me mets à parler comme Daniel... Feu mon cousin Germain, es-tu là ? (*Un moment de silence.*)

ELLE – Feu Germain, cousin germain de mon mari es-tu là ?

LUI – Germain, nous les mortels qui t'avons aimé souhaitons t'entendre.

ELLE – Si tu es là, frappe une fois. Si tu n'es pas là, frappe deux fois.

LUI – Non, non, nous devons rester crédibles. S'il frappe deux fois, c'est qu'il est quand même présent.

ELLE – C'est juste, je reprends: si tu es là, frappe une fois. Si tu n'es pas là, ne frappe pas.

LUI – Tu n'as rien compris.

ELLE – Pardon, je me reconcentre.

LUI – Je sens un esprit, je sens un esprit.

ELLE – Si tu es feu Germain, frappe une fois. Si tu es quelqu'un d'autre, frappe deux fois.

LUI – Je te sens esprit, n'aie pas peur, manifeste-toi.

ELLE – Oh oui, esprit, n'aie pas peur et manifeste-toi. Si tu es feu Germain, frappe une fois. Si tu es quelqu'un d'autre, frappe deux fois.

LUI – Esprit, tu rôdes, tu t'approches, je te sens de mieux en mieux.

ELLE – Moi aussi, esprit, je te sens approcher. Mais si tu étais trop loin, tu n'as peut-être pas entendu ce que je venais de dire. Si tu as entendu, frappe une fois. Si tu n'as pas entendu, frappe deux fois.

LUI, *en aparté*. – Je sais bien que nous allons jouer pour les sourds et les malentendants mais quand même. Enfin, un esprit dur de la feuille, pourquoi pas ?

ELLE – Esprit, je te sens de plus en plus près. Tu continues à t'approcher, tu me frôles, pour m'emmener dans une danse envoûtante. Et mon esprit danse avec toi. (*Elle s'est relevée et se met à danser lascivement.*)

LUI – Oui, danse, esprit, danse et si tu es feu Germain, frappe une fois. Si tu es quelqu'un d'autre, frappe deux fois.

ELLE, *même jeu*. – Esprit, déhanche-toi avec moi sur cette danse frénétique. Esprit, nous reçois-tu cinq sur cinq ?

LUI, *se relevant pour la faire se rasseoir*. – Une ou deux fois, ce serait déjà bien. Je répète ma question : esprit, si tu es feu Germain, frappe une fois. Si tu es quelqu'un d'autre, frappe deux fois. (*On entend frapper une fois. L'homme lève la tête, inquiet.*)

ELLE – Je ne sais pas comment tu as fait mais on s'y croirait.

LUI, *en aparté, après avoir regardé côté jardin*. – Qu'est-ce que c'est que ce bruit ? Daniel doit toujours être à la cafétéria, il y a encore de la lumière. (*Si d'autres comédiens jouent la pièce, on dira: "Daniel et les autres doivent toujours..."*)

ELLE – Germain, c'est donc toi ? Je voudrais que tu le confirmes: une fois pour Germain, deux fois si tu es quelqu'un d'autre. (*On entend à nouveau un bruit.*)

LUI, *sursautant.* – Ah !

ELLE – Que se passe-t-il ?

LUI – Ça vibre dans mon pantalon !

ELLE, *étonnée.* – Ça vibre dans ton pantalon ?

LUI – Mon portable, il a vibré.

ELLE – Et alors, c'est Germain ?

LUI – J'espère bien que non. Daniel a raison: même sur silencieux, ça perturbe ces machins-là.

ELLE – Germain, est-ce toi qui as téléphoné ? Frappe une fois pour oui, deux fois pour non. (*On entend frapper deux fois.*)

LUI – C'est plus rassurant, j'étais déjà tout en transpiration.

ELLE – Attends. Je vais préciser, Germain: si tu n'as pas téléphoné, donc appelé, peut-être as-tu simplement envoyé un message ? Frappe une fois pour oui, deux fois pour non. (*On entend frapper une fois.*) On s'y croirait, on a l'impression que le bruit ne provient pas de toi.

LUI, *inquiet.* – Ce n'est pas qu'une impression et il y a toujours de la lumière à la cafétéria. (*Il quitte la table rapidement pour aller voir dans les coulisses et revient aussi vite.*) Non, personne. Il y a quelqu'un ?

ELLE – Alors, tu viens ?

LUI, *peu rassuré, se rasseyant.* – Oui, voilà.

ELLE – Germain, pourquoi as-tu envoyé ce message ? Y a-t-il une raison importante ? Frappe une fois pour oui, deux fois pour non. (*On entend frapper une fois.*)

LUI – Ça nous fait une belle jambe: une raison. Mais qu'est-ce qui m'a pris de lancer cette impro ? Je ne sais plus si je suis dans une scène ou la réalité. Voilà ce qui arrive à force de jouer avec les esprits.

ELLE – Cette raison est-elle directement liée à ta mort ? Frappe une fois pour oui, deux fois pour non. (*On entend frapper une fois.*)

LUI, *mal à l'aise.* – Je ne me sens pas très bien, je voudrais rentrer à la maison.

ELLE – Aurais-tu été assassiné ? Assassiné ! Mon dieu, je réalise la portée de mes mots. Si tu as été assassiné, manifeste-toi comme il te plaira. Tu entends, Germain: comme il te plaira ou alors frappe à nouveau une fois.

LUI, *après quelques secondes de silence.* – On n'entend rien, ouf ! Nous avons rêvé. (*Il sursaute soudain.*) Ah ! mon portable se remet à vibrer. Cette fois, c'est un appel !

ELLE – Feu notre cousin Germain, est-ce toi qui appelles ? (*Un temps.*)

LUI – Pas de réponse. Que c'est bon ce silence !

ELLE – Attends, j'ai oublié: frappe une fois pour oui, deux fois pour non. (*On entend frapper une fois.*)

LUI, *en aparté, après avoir regardé côté jardin.* – Et Daniel qui se trouve toujours apparemment à la cafétéria, il y a encore de la lumière.

(*Si d'autres comédiens jouent la pièce, on dira: "Et Daniel et les autres qui se trouvent toujours..."*)

ELLE – Germain, as-tu été assassiné par l'homme qui est assis à cette table ? (*On entend une série de coups martelés puis trois coups distincts séparés, pareils aux trois coups du théâtre.*)

LUI, *se relevant.* – Ah ! Je n'en peux plus. (*Il se dirige côté cour et se retrouve nez à nez avec Daniel qui entre en scène.*) Ah !

ELLE – Les coups, c'était toi ?

DANIEL – Evidemment. Pour qu'on recommence enfin sérieusement.

LUI – Mais quand je suis allé voir, il n'y avait personne.

DANIEL – J'ai eu le temps de me cacher derrière la vieille armoire. J'aurais bien crié mais j'ai voulu t'éviter la crise cardiaque.

(*Si d'autres comédiens jouent la pièce, on dira: "Nous avons eu le temps de nous cacher derrière les vieilles armoires. Nous aurions bien crié mais nous avons voulu t'éviter la crise cardiaque".*)

LUI – Mais la lumière à la cafétéria ?

DANIEL – J'ai oublié de l'éteindre. J'étais d'abord sorti prendre l'air puis j'ai eu l'idée de faire le tour pour vous surprendre.

(Si d'autres comédiens jouent la pièce, on dira: "Nous sommes d'abord sortis prendre l'air puis nous avons eu l'idée de faire le tour pour vous surprendre.")

ELLE – J'étais à fond dans la scène.

DANIEL – Je l'ai remarqué mais à présent, nous reprenons le cours normal des choses après vous avoir prouvé par l'absurde qu'un portable, même s'il ne fait que vibrer dans le pantalon, n'était qu'une source de déconcentration.

LUI – C'est toi qui m'as téléphoné ?

DANIEL – Affirmatif, pour couper court en langage militaire. Maintenant, vous quittez la scène. Vous reprenez vos esprits, sans jeu de mots et nous poursuivons la répétition.

LUI, *fanfaronnant*. – Reprendre nos esprits, mais c'était une impro, nous n'avions pas peur.

ELLE – Moi non mais toi, j'ai bien senti que...

LUI, *même jeu*. – J'étais très bon, tout à fait dans mon personnage.

DANIEL – Je n'épiloguerai pas davantage, sinon pour dire que cette impro avait le seul mérite d'exister. Regagnez les coulisses sans plus aucun commentaire. *(Les comédiens quittent la scène, puis Daniel en aparté.)* N'importe quoi ! Une séance de spiritisme, encore une idée pour se mettre à dos les Anciens Combattants ou l'Amicale des Veuves et des Orphelins. Et il a encore le culot de fanfaronner alors qu'il n'avait plus un poil de sec. Enfin, espérons que la petite leçon portera ses fruits. *(Il regagne les coulisses.)* Un petit noir et on enchaîne.

Noir

SCENE 7 : UN HOMME (LUI), UNE FEMME (ELLE), DANIEL

(La lumière revient.)

DANIEL, *en voix off*. – Passons à la scène suivante. Alors en coulisses, vous êtes prêts ? *(Un long silence.)*

ELLE, *rentrant*. – Me voilà, j'expédiais un petit texto vite fait bien fait !

DANIEL, *rentrant, ironique*. – Et moi qui pensais que tu relisais ton texte vite fait, bien fait. Et moi qui espérais que la leçon porterait ses fruits.

LUI, *rentrant et s'adressant à elle*. – Je viens de recevoir ton texto qui me demande de rentrer en scène. Alors, me voilà.

DANIEL – Certains soirs, je voudrais me trouver loin d'ici ou mettre en scène une pièce qui s'appellerait "Des texto à gogo" ou "Des sms à toute vitesse". J'aurais des comédiens hyper-motivés à l'idée de jouer portable en main et prêts à s'en servir.

ELLE – Allons, allons, point de découragement.

LUI – Point ? Pour une fois, tu rédigerais des texto avec les signes de ponctuation ?

DANIEL, *en aparté*. – Que disais-je tantôt à propos du Molière du meilleur humoriste ou comédien ? *(Puis aux deux comédiens.)* Je regagne mes appartements pour mieux vous écouter.

ELLE – Il regagne ses appartements. Comme c'est bien dit, bravo Maître !

DANIEL – Le maître souhaiterait t'entendre jouer une scène, point final.

LUI – Mais si c'est le point final, alors c'est déjà fini. Puis-je quand même placer ma dernière réplique avant de sortir de scène ?

DANIEL – Nous n'avons pas le même genre d'humour. Je te conseille d'abrégéer.

LUI – Sinon ?

ELLE, *à lui*. – Sinon rien. On travaille.

LUI – Travailler ? Mais je croyais que notre activité pouvait s'apparenter à des loisirs.

DANIEL – Si tu pouvais t'apparenter à feu ton cousin Germain, tu m'en verrais ravi. *(Il sort.)*

ELLE – Et moi aussi, dépêchons-nous, je me lève tôt demain. *(Elle sort côté jardin. Puis en voix off.)* Alors, tu viens ?

LUI – J'arrive ma chère, je regagne moi aussi mes appartements. (*Il sort côté jardin.*)

DANIEL, *après un long silence et en voix off.* – Si vous pouviez commencer avant la prochaine guerre mondiale ou ma première crise cardiaque... (*Elle et lui rentrent en scène.*)

ELLE – Dis, tu crois qu'on a une chance de tirer le gros lot ?

LUI – Ce n'était qu'un cousin, pas d'emballage excessif.

DANIEL, *en voix off.* – Pas d'emballage excessif !

LUI – Et qu'est-ce que j'ai dit ?

DANIEL, *en voix off.* – Pas d'emballage excessif.

LUI – Impossible.

ELLE – Pourtant, je confirme.

LUI – Ouais, bon, ça arrive, il ne faut pas s'emballer pour autant.

DANIEL, *en voix off.* – Je ne m'emballer pas mais toi, tu emballes mal.

ELLE – Bref, on recommence. Dis, tu crois qu'on a une chance de tirer le gros lot ?

LUI – Ce n'était qu'un cousin, pas d'emballage excessif.

ELLE – Un cousin germain quand même et puis vous n'étiez plus si nombreux dans la famille. Au fait, quand l'enterre-t-on ?

LUI – Si tu n'as pas bien compris, je te rappelle qu'il s'agit...mince je ne sais plus...

DANIEL, *en voix off.* – ...d'une incinération...

LUI – ...D'une incinération...

DANIEL, *en voix off.* – Reprends au moins au début de la phrase.

LUI – Bien maître.

DANIEL, *en voix off.* – Pas de "Maître". C'est comme "Chef", je ne supporte pas.

ELLE – Allez, tu respirez et tu y vas.

LUI, *après une longue inspiration.* – Si tu n'as pas bien compris, je te rappelle qu'il s'agit d'une incinération et que nous aurons...et zut ! je me plante toujours au même endroit.

DANIEL, *en voix off.* – Et que nous serons donc réunis...

LUI – Si tu n'as pas bien compris, je te rappelle qu'il s'agit d'une incinération et que nous serons donc réunis...réunis...ce qui me vient en tête, c'est que nous serons tous réunis pour chanter en chœur "Bon anniversaire".

ELLE – Si tu continues, ça va être ta fête.

DANIEL, *en voix off.* – Exactement. Me revoilà donc dans le rôle du souffleur: ...et que nous serons donc réunis d'abord au funérarium pour la levée du corps et puis ensuite au crématorium pour l'incinération avant la dispersion des cendres sur la grande pelouse. Attends, j'ai oublié : "Face au monument". Je répète donc la réplique exacte et complète : si tu n'as pas compris, je te rappelle qu'il s'agit d'une incinération et que nous serons donc réunis d'abord au funérarium pour la levée du corps et puis ensuite au crématorium pour l'incinération avant la dispersion des cendres sur la grande pelouse face au monument.

LUI – Ben voyons et je fais comment pour retenir tout ça ?

ELLE – Tu étudies chez toi.

DANIEL, *en voix off.* – C'est ta partenaire qui le dit.

ELLE – Oui, je le dis parce que c'est désagréable de jouer avec quelqu'un qui ne connaît pas son texte.

LUI – Je ne connais pas mon texte ?

ELLE – Vas-y, je t'écoute, répète la phrase.

LUI – Je viens d'expliquer que je me plantais toujours au même endroit.

ELLE – Depuis le temps que tu te plantes, tu dois avoir pris racine.

LUI – C'est simplement de l'humour ou tu te moques vraiment ?

DANIEL, *en voix off.* – Cessez vos gamineries: de la concentration et on reprend.

LUI – Ce n'est quand même pas évident, surtout que tu nous demandes de connaître toutes les scènes.

DANIEL, *en voix off.* – Pour pouvoir jouer avec le minimum de comédiens, c'est un rappel et vous étiez d'accord. C'est sur cette base-là que vous vous êtes engagés.

LUI – Oui mais on n'a pas eu tellement le choix: c'était ça ou rien.

DANIEL, *rentrant.* – Dis tout de suite que je vous ai mis la pression ou que je vous ai fait chanter.

LUI – On n'en est pas loin. Alors, entre les répliques qui se ressemblent d'une scène à l'autre ou celles qui sont trop longues avec ta dispersion au crématorium face au monument, je confonds et je me perds.

DANIEL – Si tu étudiais, tu t'y retrouverais.

ELLE – Moi, ce qui me perturbe, c'est de ne pas jouer dans l'ordre chronologique.

DANIEL – Je ne vois pas le problème.

ELLE – Mais le public ne va pas s'y retrouver non plus. La pièce commence au crématorium puis on revient à l'annonce du décès et ensuite à l'héritage. Pourquoi ne pas respecter l'ordre chronologique ?

DANIEL – Et le public aura vite compris, il anticipera. Tout sera prévisible.

LUI – C'est comme ça dans pratiquement toutes les pièces et personne ne se plaint du respect de l'ordre chronologique.

DANIEL – Oui mais ici, la pièce est différente: le fil rouge, c'est le cousin Germain qu'on évoque dans toutes les scènes, peu importe la chronologie. C'est un peu comme si vous aviez une série de sketches sur un même thème.

ELLE – Je ne suis toujours pas convaincue.

LUI – Moi non plus, tout spécialement en ce qui concerne la longueur des répliques.

DANIEL, *en aparté.* – Qu'il est difficile de travailler avec des comédiens qui n'ont pas inventé le fil à couper le beurre.

ELLE – Enfin, soit, nous y reviendrons un autre jour, je n'ai pas envie de rentrer trop tard.

DANIEL, *ironique.* – Surtout que tu seras obligée de refaire un texto pour prévenir.

ELLE – Voilà: encore une fois, ça me retombe dessus.

DANIEL – Plus de polémique : moi non plus, je n'ai pas envie de rentrer à l'aube. Alors, on enchaîne dans la bonne volonté et la bonne humeur. (*Il quitte la scène.*)

LUI – Pour la bonne humeur, j'ai trouvé: plus besoin d'ordre chronologique. Avec un tel sujet, on devrait jouer dans l'ordre...nécrologique. (*Il se met à rire.*)

DANIEL, *en voix off.* – C'est fini, oui ?

LUI – O.K. mais je ne dis que la fin de la réplique que je relirai et étudierai pour la prochaine répétition, pour montrer ma bonne volonté : face au monument avec la dispersion des cendres. Terminé.

DANIEL, *en voix off.* – Si c'est pour te tromper, ne redis même pas la fin de la réplique, passe plutôt à la suivante.

LUI – C'est quoi la suivante ?

ELLE – Bonne question. C'est sûrement à moi mais je ne sais plus non plus.

LUI – Je croyais que, toi, tu connaissais ton texte.

ELLE – Dans des circonstances normales, oui, mais pas en s'arrêtant à tout bout de champ.

Où en était-on ?

LUI – Tu viens de dire que tu étais arrêtée au bout d'un champ. Était-ce un champ de navets, de carottes, de pommes de terre ? Tu n'as pas précisé.

ELLE – Si tu stoppais tes bêtises, nous pourrions reprendre.

LUI – Faire de l'esprit, ça me détend. En plus, parler d'un champ, ça cultive.

DANIEL, *en voix off.* – Les navets. Parce que si tu continues dans cette voie, ce sera un beau navet.

LUI – D'accord, je stoppe ma culture mais je précise que j'attends toujours la réplique de ma partenaire.

ELLE – Je suis perdue.

LUI – Perdue au bout d'un champ en rase campagne et sans boussole, a-t-on idée ?

DANIEL, *en voix off.* – Je croyais que tu stoppais la culture des navets.

LUI – Juste: feu rouge, je stoppe.

ELLE – Daniel, pourrais-tu me souffler ? Je ne sais plus où j'en suis.

LUI – Près du monument sur la pelouse où a lieu la dispersion des cendres, si mes souvenirs sont exacts.

DANIEL, *en voix off.* – Je te donne la fin de la réplique précédente: ...et que nous serons donc réunis d'abord au funérarium pour la levée du corps et puis ensuite au crématorium pour l'incinération avant la dispersion des cendres sur la grande pelouse face au monument.

ELLE – Non, désolée, ça ne me revient pas.

DANIEL, *en voix off.* – Ce sera la première fois que...que...

ELLE – Ah ! voilà: ce sera la première fois que nous assisterons à une crémation.

LUI – Il faut un début à tout et aussi une fin.

ELLE – Il va retourner en poussières.

LUI – Je suis en train de me demander si on reporte la dispersion des cendres quand il y a trop de vent.

ELLE – C'est tout ce qui te vient à l'esprit ? Pense à Germain, respecte-le.

LUI – On n'est déjà pas sûr, paraît-il, que ce sont les bonnes cendres. Tu imagines la dispersion par fortes rafales: tu prends les cendres en pleine figure.

ELLE – Tu ne pourrais pas parler d'autre chose ?

LUI – En tout cas, je ferai attention à l'orientation du vent pour me placer: une poussière dans l'oeil, c'est déjà désagréable mais si c'est feu mon cousin, ce sera pire.

ELLE – Tu as l'esprit complètement tordu.

LUI – Non, franchement, une poussière, tu penses à l'enlever. Là, tu te dirais: mais c'est Germain, je dois le garder. Au bout de quelques jours, tu te déciderais à aller voir un ophtalmologue, parlons bien. (*Il mime la scène.*) Ah ! les sonnettes. Pas facile d'y voir avec un oeil fermé. Podologue...non...stomatologue...non...cardiologue...non...gynécologue...toujours pas...Ah ! ophtalmologue, enfin...Et tu lui demanderais: "Vous pourriez m'enlever mon cousin Germain de l'oeil gauche ? Mais surtout, ne le jetez pas. Vous n'auriez pas une boîte d'allumettes ou un petit emballage pour le conserver ?"

ELLE – Mais tu déraisonnes.

LUI – On en garderait une petite poussière chez nous sur la cheminée par exemple. Quand on ferait du feu, on aurait une pensée pour lui. J'ouvrirais la boîte pour le regarder. Sacré Germain !

ELLE – Tu es complètement malade.

LUI – Je suis au contraire très lucide. Attends la suite. Une dispersion de cendres sur la pelouse, c'est classique. Mais les gens retournent ensuite chez eux sans songer que l'herbe pousse.

ELLE – Et alors ?

LUI – Il faut donc tondre la pelouse et si tu suis mon raisonnement, on a toutes les chances de se retrouver transformé en bout de cycle en compost.

ELLE – Tu ne pourrais pas changer de sujet ?

LUI – Au contraire, car c'est passionnant. Tu es donc devenu terreau. Et qui dit terreau dit fatalement fertilité. Te revoilà fertile donc tu contribues au développement des plantes qui s'épanouissent grâce à toi : c'est magique, c'est le cycle de la vie.

ELLE, *dégoûtée.* – Je ne plongerai plus jamais les mains dans un sac de terreau.

Noir

SCÈNE 8 : LE COUPLE (ELLE ET LUI) ET DANIEL OU UNE FEMME (ELLE) ET DANIEL

(Si on choisit le couple, on passera directement de la première à la huitième réplique)

DANIEL, *en voix off.* – Je ne sais toujours pas si je vais la garder celle-là, on risque d'en choquer certains. Enfin, nous aviserons. On enchaîne avec la suivante. Lumière. (*La lumière revient. Personne ne rentre en scène.*) Alors, ça vient ?

ELLE, *en voix off.* – Mais c'est à toi.

DANIEL, *en voix off.* – Comment ça c'est à moi ?

ELLE, *en voix off.* – C'est notre scène.

DANIEL, *en voix off.* – Déjà ? (*Il rentre en scène.*) Sorry, j'ai trop de choses à gérer.

ELLE, *en voix off.* – Tu ressorts pour qu'on puisse rentrer ensemble ?

DANIEL – Evidemment. Il faut faire les choses correctement sinon inutile de répéter. (*Il ressort.*)

ELLE, *rentrant.* – Mais pourquoi veux-tu rentrer dans ce local ?

DANIEL, *même jeu.* – J'ai peur de ne pas être à la hauteur, j'ai besoin de relire mon discours.

ELLE – Mais dans dix minutes, tout le monde sera là.

DANIEL – Je stresse. Je vais le dire une première fois devant toi.

ELLE – Tu aurais dû le faire à la maison. Dépêche-toi sinon on ratera la crémation.

DANIEL – Oui, bon, il n'y a pas le feu.

ELLE – Si, justement.

DANIEL – Mon Dieu, c'est vrai mais j'ai fait un jeu de mots involontaire, je n'ai pas le coeur à rire. Sacré Germain !

ELLE – Allez, vas-y, j'écoute.

DANIEL, *sortant de sa poche un document qu'il va lire, il corrigera au fur et à mesure.* – Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, chers parents, chers amis...

ELLE – Tu crois que le "Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs" est indispensable ?

DANIEL – Je ne sais pas, on commence toujours comme ça.

ELLE – Pour un discours politique peut-être. Ici, tu n'inaugures pas un monument. On ne va pas ériger un arc de triomphe à sa mémoire.

DANIEL – Bien. La, la la, je vais vous parler de feu notre ami Germain...

ELLE – Que viennent faire les "la, la la" ?

DANIEL – C'était pour ne pas répéter le début.

ELLE – Soit. La suite.

DANIEL – Germain et moi avons été élevés ensemble. Je connaissais donc Germain très tôt.

ELLE – Nu !

DANIEL – Très tôt et nu.

ELLE – Mais non, pas "nu", pas nu comme un ver mais "connus" pas connaissais.

DANIEL – Ah bon ! Et bien soit, je corrige. Je naissais en effet...

ELLE – Naquis !

DANIEL – Quoi "Naquis" ?

ELLE – On dit "Naquis" pas naissais.

DANIEL – Tu es sûre ?

ELLE – Tout à fait sûre.

DANIEL, *après un temps de réflexion.* – Juste, ça me revient. Je poursuis. Je naquis en effet à peine une semaine après mon cousin Germain. Trois kilos quatre cents quarante grammes soit une centaine de plus que lui qui ne faisait que trois kilos trois cents trente grammes.

ELLE – Franchement, faut-il parler de ce genre de détails ? Tu comptes poursuivre avec tes pipis au lit ?

DANIEL – O.K., je corrige. La la la bien proportionnés donc...

ELLE – "Bien proportionnés", que cela vient-il faire dans ton discours ? Vous faisiez de la musculation ?

DANIEL – Heu...non, nous étions trop jeunes.

ELLE – Je ne te le fais pas dire, alors supprime et enchaîne.

DANIEL – La la la... Nous fûmes des camarades de jeux et notre complicité sauta aux yeux.

ELLE – Ait.

DANIEL – Quoi "ait" ?

ELLE – Sautait aux yeux pas "sauta".

DANIEL – Tu es sûre ?

ELLE – Tout à fait sûre.

DANIEL – La la la aux yeux. A l'école, nous étions inséparables. A cette époque déjà, tu me dis plus d'une fois que ton rêve était de devenir sapeur-pompier. Et tu adorais préciser que tu étais sapeur et sans reproche.

ELLE – Pourquoi "sapeur et sans reproche" ?

DANIEL – Parce que "Sans peur et sans reproche", c'est un jeu de mots qu'il faisait.

ELLE – Tu es sûr ?

DANIEL – Tout à fait sûr.

ELLE – Bien. La suite alors.

DANIEL – La la la et sans reproche. Devenus adolescents, nous faisâmes les quatre cents coups...

ELLE – Fîmes, nous fîmes les quatre cents coups.

DANIEL – Tu es sûre ?

ELLE – Tout à fait sûre. Et tu accélères, car nous avons une crémation sur le feu. *(Elle réalise.)* Mon Dieu, qu'est-ce que je viens de dire !

DANIEL – Une bêtise mais s'il te regarde de là-haut, il t'aura pardonné, il adorait les jeux de mots.

ELLE – Je t'écoute.

DANIEL – La la la quatre cents coups. Sur le chemin caillouteux de la vie...c'est bien dit, ça, non ?

ELLE – Pour une fois, oui mais continue avant de te prendre pour Victor Hugo.

DANIEL – Victor qui ?

ELLE – Victor qui tient la pharmacie du coin.

DANIEL – Mais il ne s'appelle pas Victor.

ELLE – Et tu ne seras jamais prix Nobel de littérature non plus.

DANIEL – Je ne vois pas le rapport.

ELLE – Moi si. Mais nous en reparlerons plus tard. Reprends.

DANIEL – La la la de la vie, je marcha toujours à tes côtés.

ELLE – Marchai pas marcha.

DANIEL – Tu es sûre ?

ELLE – Tout à fait sûre.

DANIEL – La la la à tes côtés. Nous étions unis par un lien de parenté bien sûr mais nous étions surtout les meilleurs amis du monde. Bien sûr, la vie nous a éloignés...

ELLE – Deux fois "Bien sûr". Dis "Ensuite la vie nous a éloignés."

DANIEL – Ensuite la la la. Nos études furent différentes. J'alla au pensionnat...

ELLE – J'allai. La première personne du passé simple, c'est "ai" pas "a". C'est comme "marchai", pas "marcha".

DANIEL – J'allai au pensionnai...

ELLE – Na, pensionnat.

DANIEL – Pensionnat. C'est parce que tu m'avais dit "ai" pas "a", sorry. J'allai au pensionnat, en inter...nat...j'ai failli dire nai...tandis que tu fesas...

ELLE – Fis.

DANIEL – Heu...fis des études près de chez nous. Bien sûr, cela eut pour conséquence...

ELLE – Encore une fois "Bien sûr".

DANIEL – Et alors ?

ELLE – Varie. En plus c'est lourd "Cela eut pour conséquence", on dirait un exposé mathématique ou le constat d'un accident.

DANIEL – Tu es sûre ?

ELLE – Tout à fait sûre.

DANIEL – Que dois-je dire alors ?

ELLE – De ce fait.

DANIEL – Et je supprime "Bien sûr" ?

ELLE – Bien sûr.

DANIEL – La la la, de ce fait, je ne te voya plus autant.

ELLE – Non, pas "voya"...

DANIEL – Vus

ELLE – Dis ta phrase.

DANIEL – La la la, je ne te vus plus.

ELLE – Penses-tu que ce soit correct ?

DANIEL – Bien sûr.

ELLE – Non, pas "Bien sûr". Au passé simple, on dit "Je vis", pas "Je vus".

DANIEL – Mais "Je vis", c'est le verbe vivre.

ELLE – Au présent, pas au passé simple. Le passé simple de vivre, c'est je...je...

DANIEL – Je quoi ?

ELLE – J'attends que tu le dises. Je...

DANIEL – Je ne sais pas, je ne sais plus, tu m'embrouilles.

ELLE – Je vécus.

DANIEL – Voilà mais je n'osais pas le dire, j'avais peur d'être ridicule.

ELLE – Je suis ta femme, je te connais. Ce qui compte, c'est de ne pas l'être dans quelques minutes devant ceux qui t'écouteront. Imagine qu'il y ait une centaine de personnes.

DANIEL – Alors je commencerais par "Merci d'être venus si nombreux".

ELLE – Non, sûrement pas, tu ne fais ni de la politique ni un spectacle.

DANIEL – Pourtant, je pourrais dire : merci d'être venus si nombreux. Tous autant que nous sommes, nous ne croyâmes pas la nouvelle quand nous l'apprenâmes: Germain était mort.

ELLE – Dis plutôt: "Nous ne crûmes pas la nouvelle quand nous l'apprîmes", ça t'évitera de passer pour un imbécile.

DANIEL – Je suis un imbécile ?

ELLE – Franchement, tu aurais pu me demander de l'aide à la maison ou consulter un ouvrage de référence : le Petit Robert par exemple.

DANIEL – Mais je ne le connais pas le petit Robert. Il habite dans notre rue ?

ELLE – C'est le nom d'un dictionnaire. D'ailleurs, qu'il s'appelle le Petit Robert ou le Gros Jules, peu importe, tu m'énerves.

DANIEL – Mais...

ELLE, *s'emportant*. – Que ce soit le dictionnaire Larousse, Lablonde ou Lanoire, peu importe mais tu aurais pu douter, douter, tu entends : douter !

DANIEL – Mais pourquoi aurais-je douté ?

ELLE – Pour aller vérifier dans un dictionnaire, tu entends : dans un dictionnaire.

DANIEL – Mais ne t'énerve pas.

ELLE – Pour une fois, tu as raison, ce n'est ni le moment ni l'endroit, respectons Germain. Je vais donc essayer de me calmer. Mais ce n'est pas seulement Germain qui doit se retourner

dans sa tombe ou plutôt dans son cercueil avant la crémation, ce sont aussi tes instituteurs ou tes profs de français s'ils sont déjà morts.

DANIEL – Je peux continuer ?

ELLE – Affirmatif.

DANIEL, *après un long silence* – J'ai peur.

ELLE – Peur de quoi ?

DANIEL – Peur de te lire la suite et que tu te moques encore de moi.

ELLE – Je ne moque pas de toi, je cherche simplement à t'éviter de sombrer dans le ridicule, surtout dans une circonstance comme celle-ci. Quand comptes-tu prononcer ton discours : avant la crémation ou au moment de la dispersion des cendres ?

DANIEL – Juste avant la dispersion sur la pelouse. J'allais rappeler pour l'occasion que quand Germain avait besoin de vacances, il disait qu'il allait se mettre au vert.

ELLE – Je ne sais pas si le moment est bien choisi pour faire de l'humour.

DANIEL – Mais Germain adorait les jeux de mots et j'ajouterais qu'il est parti pour des vacances éternelles.

ELLE – Termine plutôt ta lecture que j'entende la suite du massacre.

DANIEL – Du massacre ?

ELLE – Le massacre de la langue française et plus particulièrement de sa conjugaison. Allez, lis mais reprends une phrase ou deux avant parce que j'ai perdu le fil.

DANIEL – Pas de la la la ?

ELLE – Pas de la la la. Vas-y et vite.

DANIEL – J'allai au pensionnat, en internat tandis que tu fis des études près de chez nous. De ce fait, je ne te vis plus autant. Nous ne nous retrouvions que le week-end mais bien vite nous eûmes...heu nous eûmes, c'est correct ?

ELLE – Correct. Tu vois quand tu veux. Tiens, au fait, tu veux, tu l'écris avec quelle terminaison ?

DANIEL – S, c'est facile.

ELLE – Mets un x même si c'est plus difficile et poursuis.

DANIEL – Ah oui, pardon, je suis bête.

ELLE – Si c'est toi même qui le dis. On n'est jamais si bien servi que par soi-même. Et ça, inutile de me demander ce que c'est, c'est un proverbe alors continue ta lecture.

DANIEL – La la la nous eûmes l'âge des premières sorties. Et bien sûr, nous sortâmes ensemble...

ELLE – Encore une fois "Bien sûr" et un autre passé simple à corriger.

DANIEL – Je sais : je parie que c'est "Nous sortassions".

ELLE – Admettons que Germain te lègue sa fortune, serais-tu prêt à parier tout cet argent sur "Nous sortassions" ?

DANIEL – Je...je ne sais pas, je suppose que ce n'est pas correct.

ELLE – Effectivement, ce n'est pas correct. Dis plutôt "Nous sortîmes" pour éviter un fou-rire général.

DANIEL – La la la nous sortîmes ensemble...

ELLE – Je cherche peut-être la petite bête mais quand on dit que deux hommes sortent ensemble, il me semble que ça peut prêter à confusion. On pourrait croire que vous aviez viré de bord.

DANIEL – C'est-à-dire ?

ELLE – Si tu veux éviter que les gens vous imaginent ensemble les yeux dans les yeux et la main dans la main à la fin de votre adolescence, ne dis pas ça. La rumeur se répandra très vite, comme une traînée de poudre, même et on croira que tu m'as épousée en guise de couverture et tu seras dans de sales draps et moi aussi par la même occasion.

DANIEL – Mais les gens ne penseront pas à ça le jour d'une crémation.

ELLE – Rien n'est pire qu'une rumeur. Alors la suite maintenant, virilement et rapidement.

DANIEL – Virilement, tu as de ces expressions.

ELLE – Et nous sortîmes ensemble, tu crois que c'est une expression heureuse ? Dis plutôt par exemple que vous fûtes des compagnons de sortie et accélère : je n'ai plus la patience de t'écouter.

DANIEL – Nous étions inséparables et soudés comme les deux doigts de la main...

ELLE – Stop !

DANIEL – Pourquoi "Stop" ?

ELLE – Soudés comme les deux doigts de la main, je m'interroge. Je commence à perdre mon latin et même mon français. Tu me fais douter. Combien une main possède-t-elle de doigts ?

DANIEL – Cinq.

ELLE – Donc il faudrait dire "Comme les cinq doigts de la main". Mais peut-on dire quand on est deux qu'on est soudés comme les cinq doigts de la main ? A mon avis, mais ça n'engage que moi, la comparaison doit être correcte mais n'est pas des plus heureuses. Il faut penser que dans ton public, certains ne maîtrisent peut-être pas bien toutes les ficelles de la langue.

DANIEL – Mais que vais-je dire alors ? Il faudrait savoir ce que tu veux: tu me corriges et quand j'écris quelque chose de bien, tu me dis que c'est trop bien, qu'on ne va pas me comprendre. Bref, si je te suis, je dois penser aux gens qui, comme moi, sont brouillés avec la langue française.

ELLE – Ce n'est pas ça que je veux dire, tu déformes tout.

DANIEL – J'ai la solution: je vais le faire pour les gens comme moi et tu feras le doublage en excellent français pour les intellectuels.

ELLE – Imbécile !

DANIEL – Voilà: je le ferai pour les imbéciles comme moi et tu le répèteras pour les snobs intelligents. Est-ce qu'on ne pourrait pas rajouter une traduction gestuelle pour les sourds ?

ELLE – Tu n'es qu'un crétin. Si on n'incinèrait pas ton cousin Germain dans quelques minutes, je te planterais là et je te laisserais affronter seul tous ces gens, seul pour sombrer dans le ridicule.

DANIEL – Le ridicule ne tue pas.

ELLE – Heureusement pour toi. Tu es dans l'endroit idéal pour directement te faire disparaître en fumée. On ne perdrait pas de temps.

DANIEL – Par contre, là on en perd. Alors, je continue. Nous étions inséparables et soudés comme les deux doigts de la main. Et nous l'étions tellement qu'après avoir appris ensemble à jouer au tennis, nous fesâmes...non fîmes, pardon, équipe en double et nous en vainquâmes plus d'un.

ELLE – Nous en vainquâmes...

DANIEL – Tu es sûre ?

ELLE – Tout à fait sûre.

DANIEL – La la la nous en vainquâmes plus d'un.

ELLE – Forcément.

DANIEL – Pourquoi forcément ?

ELLE – Si vous jouiez ensemble en double, vous en avez vaincu plus d'un forcément. Vous ne jouiez pas à deux contre un donc c'est forcément plus d'un.

DANIEL – Juste. La la la et nous en vainquâmes deux.

ELLE – Mais non pas deux.

DANIEL – Pourquoi ? Tu viens de me dire que c'était forcément plus d'un. Plus d'un, c'est deux.

ELLE – Mais tu as voulu dire que vous aviez gagné très souvent contre d'autres équipes de double donc des gens qui jouaient ensemble eux aussi, donc à deux.

DANIEL – Que dois-je dire alors ?

ELLE – Je ne sais pas. Si: la la la et nous vainquîmes très souvent, car nous possédions non seulement un bon niveau, mais nous étions également et surtout très complices et donc en parfaite osmose.

DANIEL – En os quoi ?

ELLE – L'osmose. Note sans comprendre, fais-moi confiance. En rentrant à la maison, tu demanderas l'avis du Gros Jules et du petit Robert. La suite et la fin maintenant s'il te plaît.

DANIEL – Bien. La la la, c'est au cours d'une sortie mémorable, si je dis mémorable c'est tellement nous avons arrosé cette soirée. J'en profite d'ailleurs, cher Germain, pour te dire que comme tu l'aurais souhaité, j'en boverai une bonne tout à l'heure à ta santé...

ELLE – Boirai !

DANIEL – Tu es sûre ?

ELLE – Tout à fait sûre. Tu es imbuvable.

DANIEL – La la la j'en boirai une bonne tout à l'heure à ta santé. C'est donc au cours d'une soirée mémorable que nous rencontrâmes...

ELLE – Trâmes.

DANIEL – Mais non, ce n'était pas dans le tram, rappelle-toi, nous étions dans le train qui...

ELLE – ... aurait mieux fait de dérailler ce jour-là. Je sais pertinemment bien que c'était dans un train. Je te disais "trâmes" pour "Nous rencontrâmes".

DANIEL – Tu es sûre ?

ELLE – Tout à fait sûre. Accélère.

DANIEL – La la la que nous rencontrâmes nos épouses qui, comme nous, se rendaient...

ELLE – Stop ! Je ne vois pas l'intérêt de parler de ça. Que comptes-tu dire ensuite ? Que son couple a longtemps battu de l'aile ?

DANIEL – Heu...non, c'est vrai que...

ELLE – Eh bien alors, inutile de travestir la vérité ou de l'embellir. Et ne parle pas continuellement de toi, on dirait que tu vas te faire incinérer en sa compagnie.

DANIEL – Heu...non, j'ai encore le temps.

ELLE – Tu es sûr ?

DANIEL – Tout à fait sûr. Mais je dois encore tout modifier, alors ?

ELLE – Je vais le faire pour toi : la la la d'une soirée mémorable que tu rencontrais ton épouse qui te donna deux beaux enfants.

DANIEL – La la la tu feras...heu fis, pardon, une belle carrière comme entrepreneur. Il faut dire...

ELLE – ...qu'il avait été toujours très entreprenant, spécialement avec les femmes.

DANIEL – Comment veux-tu que j'y arrive si tu m'interromps à tout bout de champ ? La la la il faut dire que tu avais toujours affirmé que tu serais indépendant, que tu réussirais en affaires.

ELLE – Après deux faillites frauduleuses quand même.

DANIEL, *lassé*. – S'agit-il d'un éloge funèbre ou d'un réquisitoire au tribunal contre Germain ?

ELLE – D'un éloge funèbre: retenons le meilleur, c'est pour ça que tu es obligé de faire court. C'est bientôt fini ?

DANIEL – Presque. Et c'est au cours d'un voyage d'affaires en Italie justement que se produisit l'imprévisible...

ELLE – Sit ! Produisit, pas produisa.

DANIEL – Tu es sûre ?

ELLE – Tout à fait sûre.

DANIEL – La la la que se produisit l'imprévisible...heu l'imprévisible, tu mourus d'un infarctus.

ELLE – Non ! Infarctus pas infarctus, tu le fais vraiment exprès !

DANIEL – Mais non. D'ailleurs, je doute.

ELLE – C'est bien la première fois. Mais comme tu n'as pas le Gros Jules sous la main...
 DANIEL – J'ai trouvé, je vais dire : tu mourus d'une crise cardiaque, voilà d'une crise cardiaque, comme ça, pas d'erreur, d'une crise cardiaque nous plongeant dans la tristesse mais tu laisseras surtout dans notre coeur et notre mémoire une empreinte indé...
 ELLE – ..lébile, c'est bien ça que tu avais écrit ?
 DANIEL – Heu...oui, enfin presque.
 ELLE – J'avais senti l'oignon.
 DANIEL, *reniflant*. – Personnellement, je ne sens rien.
 ELLE – Tu es sûr ?
 DANIEL – Tout à fait sûr.
 ELLE – Alors, il ne reste plus qu'à conclure.
 DANIEL – Tu vas voir, je termine par un jeu de mots puisque j'ai parlé d'une crise cardiaque. La la la peut-être est-ce la mort que tu aurais souhaitée, puisque tu étais un homme de coeur.
 ELLE – La la la Amen.

Noir

SCÈNE 9 : UN HOMME (LUI), UNE FEMME (ELLE), DANIEL

DANIEL, *en voix off*. – La suivante, maintenant !
 (*La lumière revient. La femme est déjà en scène, l'homme fait son entrée.*)
 (*Le rôle de lui peut-être également joué par plusieurs comédiens. On ajoute alors une voix masculine: "Avec qui ?", Dany répond: "Je ne sais pas, je n'ai pas encore décidé, du moins pour les hommes". On entend alors des voix masculines : "Avec moi alors", "Non, avec moi", "Non, moi !". L'un des hommes est le plus rapide pour rentrer en scène.)(Les comédiens frustrés vont essayer de reprendre le rôle en cours de scène aux endroits mentionnés par une double barre oblique//.)*)
 LUI, *timidement, d'une voix émue*. – Je peux ?
 ELLE – Monsieur le psy ? Mais oui, entre.
 LUI – Enfin seuls, j'ai tant de choses à te dire, madame la psy.
 ELLE – Tant de choses, sur un ton où perce la gravité ?
 LUI – Je suis encore dans l'ambiance des funérailles. J'espérais secrètement t'y rencontrer, sans vraiment y croire.
 ELLE – C'est bien la moindre des choses que je pouvais encore faire pour ce pauvre Germain. Un chic type, si spirituel, que j'ai connu grâce à toi.
 LUI – Que nous a-t-il manqués pour réussir notre vie commune ?
 ELLE – Un caractère comme celui de Germain.
 LUI – J'ai souvent été trop sérieux, n'est-ce pas ?
 ELLE – Je t'ai proposé de travailler ensemble mais cette association n'était pas une bonne idée.
 LUI – Chacun a donc sa part de responsabilité. Après plus de six mois de séparation, on fait un constat à l'amiable ?
 ELLE – Plutôt deux fois qu'une. Deux psys associés: on décortique les moindres gestes, on analyse. On se prend la tête, on se marche sur les pieds.
 LUI – En se demandant si on avait finalement trouvé la bonne chaussure à son pied.
 ELLE – J'étais cendrillon et en te perdant, (*//changement de comédien de façon évidemment humoristique, par exemple emporté par d'autres*) j'ai perdu ma pantoufle de vair.
 LUI – Je n'avais rien d'un prince charmant mais j'ai changé, évolué.
 ELLE – Tu bougeais aussi beaucoup quand nous étions sur la pelouse durant la dispersion des cendres. Tu te rapprochais de moi et je ne faisais rien pour m'éloigner.
 LUI – Feu Germain n'était plus que cendres et moi, je brûlais, je me consumais d'envie de te déclarer à nouveau ma flamme.
 ELLE – Et moi, j'ai soufflé pour mieux l'attiser. Serais-je une allumeuse ?

LUI – Si tu es allumeuse, je suis bûcher consentant et j'y brûle la vanité qui m'a fait te quitter.
ELLE – J'y brûle également la mienne qui n'était qu'entêtement.
LUI – Mon Dieu, quel est ce feu qui me consume la poitrine ?
ELLE – C'est le siège du coeur et le mien s'embrase également.
LUI – Béni soit Germain. Son feu nous dévore tous les deux.
ELLE – Tes mots sont incandescents et j'ai besoin d'eux, de leur brûlante légèreté. Continuons à jouer avec eux pour former ces phrases qui me touchent tant.
LUI – Jouons alors, jouons à nous rencontrer, (*//Le premier comédien est revenu.*) à nous retrouver. (*Tout sourire, après un petit temps de réflexion.*) Quand un psy rencontre un autre psy, que se racontent-ils ?
ELLE – Des histoires de psy.
LUI – Quel genre de psy êtes vous, madame : **psychologue** ou **psychiatre** ?
ELLE – Psychologue : pour lire les secrets de votre âme.
LUI – C'est une âme où il faut pouvoir lire entre les lignes.
ELLE – Difficile d'y garder l'équilibre.
LUI – Un psychologue n'est-il pas funambule ?
ELLE – Pour connaître la réponse, il faut être...
LUI – Psychologue ? Je le suis tout comme vous.
ELLE – Mais alors, nous sommes faits pour nous entendre.
LUI – Nous entendre, nous écouter, nous comprendre.
ELLE – En parlant le même langage.
LUI – Celui des mots qu'on n'a pas dits.
ELLE – Des mots que l'on murmure.
LUI – Des mots que l'on balbutie.
ELLE – Quand, paralysés par la timidité, on n'ose pas.
LUI – Seriez-vous timide, mademoiselle ?
ELLE – Cela dépend des circonstances. Seriez-vous timide, monsieur ?
LUI – Ma foi, cela dépend aussi des circonstances.
ELLE – Pouvez-vous me les définir ?
LUI – Elles ressemblent sûrement beaucoup aux vôtres.
ELLE – Si elles sont unies par un tel lien, peuvent-elles devenir communes ?
LUI – La réponse se trouve autour d'une table.
ELLE – Une table dans un endroit fréquenté ? (*Elle ajoute "Très fréquenté" en voyant rentrer un autre comédien.*)
LUI – Fréquenté comme celui où nous nous sommes isolés la première fois.
ELLE – Si seuls au milieu d'autres gens.
LUI – Et pourtant... (*//Le remplacement de comédien s'opère.*)
ELLE – Pourtant, je ne voyais que vous, vous ne voyiez que moi.
LUI – Vous me vouvoyiez, je rêvais de vous tutoyer.
ELLE – Tutoyez-moi donc si vous en avez l'envie.
LUI – Tu te rappelles de notre premier rendez-vous ?
ELLE – Comment pourrais-je l'oublier ?
LUI – Comme un acteur débutant, j'avais un trac fou.
ELLE – Comme une actrice souffrant d'amnésie, je tremblais de peur.
LUI – J'aurais pu te dire : « Mais vous frissonnez, madame, auriez-vous froid ? »
ELLE – J'aurais pu répondre : « Non, monsieur, j'ai peur, tout simplement ».
LUI – Peur de moi ? Qu'ai-je donc de si effrayant ?
ELLE – Rien, monsieur, vous m'êtes plutôt sympathique.
LUI – Plutôt, cela veut-il dire beaucoup ?
ELLE – Vous pouvez le penser, en effet.

LUI – Le penser, oui, mais en craignant d'affronter ton regard.
 ELLE – Ce que tes yeux voient ne regarde que moi.
 LUI – J'ai l'impression de vous avoir déjà vue, madame.
 ELLE – Je ressens la même impression, monsieur, peut-être fréquentez-vous mes songes ?
 LUI – Peut-être (*//autre changement*)...peut-être suis-je celui qui vagabonde dans vos rêves.
 ELLE – Peut-être seulement ?
 LUI – Peut-être parfois...peut-être souvent ?
 ELLE – Souvent, monsieur, souvent.
 LUI – Avec le fil de mes désirs, j'aimerais tisser vos pensées.
 ELLE – Elles fleurissent dans mon jardin secret.
 LUI – Si vous possédez un jardin, je veux être jardinier.
 ELLE – Si vous êtes jardinier, je veux être terreau pour être pétrie par vos mains et m'implanter dans votre cœur.
 LUI – Telle une serre, il vous réchauffera pour mieux vous épanouir.
 ELLE – J'ai froid, monsieur, j'ai également besoin d'un autre endroit.
 LUI – Je le connais, madame, venez dans mes bras. (*Elle vient se blottir dans ses bras.*)

Noir

SCENE 10: DANIEL

(Si plusieurs comédiens ont joué la scène précédente, on entendra Daniel dire d'abord: "Vous allez me faire mourir, c'est une belle scène, vous me l'avez massacrée.")

DANIEL, *en voix off* après que la lumière est revenue. – Je ne suis pas intervenu, je prenais le temps de souffler. Enfin ! souffler, façon de parler, j'ai horreur de souffler. Merci à présent de vous habiller correctement pour la dernière scène, je vous avais prévenus de prendre les habits de deuil. Je veux que nous la fassions dans de bonnes conditions pour la tester vraiment. Il faut que je me décide aujourd'hui : soit nous allons terminer par la tendresse des deux psys (*Si plusieurs comédiens ont joué la scène précédente, on ajoutera: "Mais deux, pas plus"*), soit par le délire. (*Puis rentrant.*) Mais jusqu'à présent, j'avoue préférer la tendresse, surtout pour finir, ça émeut. Une larme à l'oeil à la fin, ça paye toujours. Et revoilà mon portable qui vibre. Comme ils s'habillent, j'ai le temps de répondre, (*Il regarde.*) même si ça ne commence pas par th. Ciel ma femme ! Que me veut-elle encore, surtout à cette heure-ci ? Allô ? Ah, chérie, c'est toi ?...Evidemment ?... Je devais savoir que c'était toi puisque le prénom s'affiche ?... Oui, soit, j'ai répondu sans regarder. (*En aparté, en appuyant le portable contre sa poitrine.*) Ce n'est pas beau de mentir. (*Puis il reprend la conversation.*) Oui, je suis toujours en répétition...Te passer un comédien ou une comédienne ? Je ne peux pas, ils se changent..."Ben voyons" ? Comment ça "Ben voyons" ? ...Tu ne me crois pas ?...Tu as trouvé une lettre ? Quelle lettre ?...Ah oui, je vois de quoi il s'agit...Ils m'avaient donné deux lettres...Qui ça ? Mais les comédiens !...Oui, une histoire d'amant et de maîtresse...Mais non, je n'ai pas de maîtresse !... Dans une lettre, une femme écrit à la femme de l'amant et dans l'autre un homme écrit au mari de sa maîtresse...Ils m'avaient dit de lire les lettres, que j'aurais une surprise durant la répétition, qu'ils avaient improvisé une scène à partir de l'une des deux situations...Comment ça je suis confus ? D'autant plus confus que tu n'as trouvé qu'une lettre, celle qui correspond à ma situation ?...Mais cherche, la deuxième lettre existe, j'ai dû la déposer quelque part ou la jeter, je ne sais plus....Regarde dans la poubelle... Je brouille les pistes pour ne pas avouer ?...Ne pas avouer que j'ai une maîtresse et que cela explique mes rentrées tardives ?...Mais, tu deviens folle !...Je n'ai pas voulu une pièce de boulevard cette année et tu fais, toi, de ma vie du théâtre de boulevard...Mais oui, du théâtre de boulevard, tu peux venir: tu ne trouveras pas ici d'amant en caleçon, de maîtresse, de cocu ou de cocue ?...Comment ça "Si" ? Toi à la maison ?... A la maison, dans le rôle de la cocue depuis des années ? Mais tu délirés !... (*En aparté.*)

Saint Georges Feydeau, si vous existez et que vous passez dans le quartier, venez jeter un coup d'oeil, elle délire ! (*Il reprend la conversation.*) Ecoute, je n'ai pas le temps, je dois terminer la répétition...Comment ça nous aussi, c'est terminé ?...Mais ?...Comment ça tu retournes chez ta mère ? Tu retournes chez ta mère ?...Mais ?...Elle a raccroché... (*Il remet en poche son portable.*) Elle délire. Bon, calmos, elle ne mettra sûrement pas sa menace à exécution...Non, elle n'osera pas...quoique...Bien, si vous y êtes les enfants, je vous laisse la scène et puis on remballé, rapidos...Allez ! la dernière scène, avant de rentrer à la maison parce que j'ai une pièce de boulevard sur le feu, moi ! (*Il sort de scène.*)

Noir

SCÈNE 11 : UN HOMME (LUI), UNE FEMME (ELLE).

(*La lumière revient, la femme rentre côté jardin.*)

ELLE – Mon loulou, où es-tu ?

LUI, *rentrant côté cour.* – Je suis là.

ELLE – La femme de Germain m'a remis cette lettre pour toi.

LUI, *étonné.* – Une lettre pour moi ?

ELLE – Germain avait déjà eu plusieurs alertes cardiaques et il avait tout préparé en cas de décès.

LUI – Et je suis concerné ? (*Souriant.*) Je vais hériter ?

ELLE – Je l'ignore mais dépêche-toi d'ouvrir cette enveloppe. (*Il l'ouvre fébrilement.*) Alors ?

LUI – Elle contient une lettre mais il y a d'abord une carte de visite où il a écrit quelques mots.

ELLE – Lis vite.

LUI, *lisant.* – Mon cher Patrick, tu sais comme nous étions complices. A chaque fête de famille, tu chantais avec moi les chansons coquines que j'avais écrites. Aussi ai-je décidé de te laisser en héritage... (*Il s'arrête net et se met à sauter sur place.*) J'ai hérité ! J'ai hérité !

ELLE/ LUI, *dansant et chantant en chœur.* – Nous avons hérité ! Nous avons hérité !

ELLE, *rayonnante.* – Lis vite la suite.

LUI – Te laisser en héritage... Attends, je retourne la carte.

ELLE – Béni soit le cousin Germain.

LUI – Germain, tu étais le meilleur des hommes, un saint. (*Il a retourné la carte et poursuit la lecture.*)

ELLE – Vite: en héritage donc.

LUI, *lisant.* – Les textes de ces chansons que tu avais plaisir à chanter avec moi.

ELLE, *décomposée.* – C'est...c'est tout ? Quelle ordure, ce type !

LUI, *furieux.* – Un saint ? Tu parles: c'était un beau salaud, oui.

ELLE – Non, ce n'est pas possible, il doit y avoir autre chose: lis.

LUI, *regardant à nouveau la carte.* – Au moment de la dispersion de mes cendres, je te demanderai de les lire ou mieux encore de les chanter. Je ne veux pas partir dans la tristesse mais dans la joie et la bonne humeur. Merci de respecter mes dernières volontés. Ton cousin Germain.

ELLE – Mais c'est du délire ! Il était fou.

LUI – Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? (*Il jette la carte par terre, prend ensuite la lettre et commence à lire.*) Te rappelles-tu que tu m'avais mis au défi d'écrire après les monologues du vagin pour une femme ceux de l'homme ? Eh bien, en voilà les deux premiers extraits de ce que j'allais appeler les monologues de la quéquette.

ELLE, *furieuse.* – Comment ça de la quéquette ? (*Pleurnichant.*) C'est de l'argent que je voulais, de l'argent !

LUI, *poursuivant la lecture*. – Quand tu les liras sur la pelouse, je te laisse choisir un autre titre si tu veux. Pourquoi pas les monologues du titi, du kiki ou de la zigounette ?

ELLE – Lire ça à ses funérailles ? C'est de la démente pure. J'imagine déjà la réaction des gens présents.

(Si la pièce est jouée par d'autres comédiens, ils apparaîtront, éclairés par des douches, en habits de deuil, tenant des gerbes de fleur.)

LUI, *lisant*. – Je me suis basé sur la tirade du nez de Cyrano. Ce zizi vaut bien une tirade. Comment le dire ? ...Intéressé :

"Ce que j'aperçois de votre slip dépasser,
C'est mignon, si petit, peut-on l'appivoiser ?"

Compétiteur :

"Souffrez, cher ami, que nous fassions un concours

C'est net, c'est clair : c'est bien le vôtre le plus court." *(Les autres comédiens rient puis les douches s'éteignent.)*

ELLE – Je...je n'en reviens pas.

LUI – Attends, il y a pire: *(Continuant à lire.)* pour les chansons proprement dites, j'aimerais que tu aies distribué, à chaque personne présente, le texte pour que tous, vous puissiez en chœur, dans la joie et la bonne humeur, fêter mon départ.

ELLE – Mais tu n'y penses pas, c'est de la folie. Tu imagines la scène ?

LUI, *lisant et chantant*. – D'abord ma parodie de "Mourir d'aimer", d'Aznavour.

Les parois du w-c sont lisses

Je m'y accroche et je pisse

Lentement pour me soulager

Que c'est bon d'uriner !

J'ai couru vers ce seul refuge

Ça ressemble à un vrai déluge

Et je pisse pour me soulager

Que c'est bon d'uriner !

Que c'est bon d'uriner

Et sentir tout ce flot me quitter...

(Si la pièce est jouée par d'autres comédiens, ils seront apparus au début de la chanson en fond de scène, éclairés par des douches, en habits de deuil, tenant des gerbes de fleur et les feuilles avec les paroles des chansons. Ils chantent. A la fin de la chanson, les douches s'éteignent.)

ELLE, *criant*. – Stop ! Stop ! Eh bien, il a bien fait de nous quitter, c'était un vrai malade. C'était quoi la suite ?

LUI, *lisant*. – J'arrive à présent aux chansons coquines. Nous commencerons par Gilbert Bécaud avec "L'important, c'est la rose".

ELLE – Faire écouter des chansons, ça se fait couramment mais chanter vraiment, chanter, tu te rends compte ?

LUI, *chantant*. – L'important, c'est la chose, l'important, c'est la chose l'important, c'est la chose, crois-moi... *(Même jeu pour les autres comédiens qui apparaissent dans le fond et disparaissent à la fin de la chanson.)*

ELLE – Arrête mais arrête, en plus, je n'aime pas Bécaud.

LUI – Mais ce n'est pas fini, écoute la suite. Il y a Joe Dassin avec "L'été indien".

ELLE – Joe Dassin ?

LUI, *lisant*. – Je sais bien que ta femme l'adorait, ça lui fera sûrement plaisir de chanter, même si le texte est osé.

ELLE – Chanter ? C'est vite dit. *(Elle se rapproche et va lire en même temps que son mari.)*

LUI – De là à dire qu'il l'avait écrite pour toi... *(Il se met à chanter.)*

On vivra parfois à deux souvent à trois

Et quand tu n'auras plus peur

On oubliera toute pudeur
On invitera tous les amis, tous les voisins
On s'fera de gros câlins.
On vivra parfois à deux souvent à trois
Et l'on prônera très fort
La libération des corps
On invitera tous les amis, tous les voisins
On s'fera de gros câlins.

(Elle s'est mise progressivement à chanter avec un grand sourire, même jeu pour les autres comédiens.)

ELLE – Non, je chante mais ce n'est pas bien, je ne devrais pas et pourtant...

LUI – Pourtant ?

ELLE, *souriant*. – Il était fou, complètement fou.

LUI – Et ce n'est pas fini, écoute: (*Lisant.*) je sais qu'elle avait adoré également Claude François et sa "Chanson populaire". Je te remets en mémoire l'adaptation que tu avais chantée avec moi au mariage de ma fille. (*Il se met à chanter, rejoint par son épouse, même jeu pour les autres comédiens. Tout le monde finira en dansant.*)

C'est si petit et si mignon
Ça peut devenir très long
On le chante et on le danse
Et on y pense on y repense
Sans jamais prononcer son nom

Dans les histoires sans lendemain
Il vous glisse entre les mains
On le chante et on le danse
Et on y pense on y repense
Sans jamais prononcer son nom

Vous ne faites plus votre âge
Et toutes les oies blanches courent derrière vous
Il peut faire monter sur un nuage
Vous êtes le maître en amour

C'est si petit et si mignon
Ça peut devenir très long
On le chante et on le danse
Et on y pense on y repense
Sans jamais prononcer son nom

Dans les histoires sans lendemain
Il vous glisse entre les mains
On le chante et on le danse
Et on y pense on y repense
Sans jamais prononcer son nom

Vous ne faites plus votre âge
Et toutes les oies blanches courent derrière vous
Il peut faire monter sur un nuage
Vous êtes le maître en amour

LUI – Pour Germain, hip! hip! hip!
LES AUTRES, *en chœur*. – Hourrah !
LUI – Hip! hip! hip!
LES AUTRES, *en chœur*. – Hourrah !
LUI – Hip! hip! hip!
LES AUTRES, *en chœur*. – Hourrah !

Rideau